

LA REVUE REFORMÉE

Paul Wells Arminius a-t-il gagné ?	1
Lee Gatiss Suffisance abondante et efficacité intentionnelle. La rédemption particulière au Synode de Dordrecht	7
Olivier Charvin La prédication dominicale est-elle toujours pertinente ?	33
Adolphe Monod L'éloquence sacrée	51
George Whitefield La méthode de la grâce	77



La Revue réformée

publiée par

l'association *LES ÉDITIONS KERYGMA*

33, avenue Jules Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE

CCP MARSEILLE 0282074S029/77 Éditions Kerygma/Revue réformée

IBAN : FR21 2004 1010 0802 8207 4S 029 77

BIC : PSSTFRPPMAR

Comité de rédaction

R. BERGEY, P. BERTHOUD, J.-P. BRU, D. COBB, D. BERGESE

Y. IMBERT, M. JOHNER, G. KWAKKEL et P. WELLS

J.-M. GENET (correcteur)

Comité de référence

G. CAMPBELL, W. EDGAR, F. HAMMANN, H. KALLEMEYN

Site internet : J.-M. MERMET

Editeur : Jean-Philippe BRU

jphilbru@gmail.com

LA REVUE RÉFORMÉE a été fondée en 1950 par le pasteur Pierre MARCEL. Depuis 1980, la publication est assurée par la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence, «avec le concours de pasteurs, docteurs et professeurs des Eglises et Facultés de théologie réformées françaises et étrangères».

LA REVUE RÉFORMÉE se veut «théologique et pratique»; elle est destinée à tous ceux – fidèles, conseillers presbytéraux et pasteurs – qui ont le souci de fonder leur témoignage, en paroles et en actes, sur la vérité biblique.

Couverture: maquette de Christian GRAS

Arminius a-t-il gagné ?¹

Paul WELLS

Professeur émérite à la Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence
et éditeur de la revue *Unio cum Christo*

Il se peut que certains calvinistes n'en soient pas convaincus, mais Arminius a gagné. Nous parlons bien sûr de l'esprit d'Arminius, qui avait été enterré pendant un certain nombre d'années avant que les thèses de ses partisans, les « remontrants », ne soient âprement débattues au Synode de Dordrecht, dont cette année 2019 marque le cinq centième anniversaire.

Notre époque a un goût prononcé pour la réussite, et plus c'est spectaculaire, mieux c'est. Même ceux d'entre nous qui occupent des emplois ordinaires connaissent le danger de ne pas être aussi performants que les statistiques l'exigent. Les récompenses honorifiques et financières sont énormes pour ceux qui réussissent dans les affaires, la politique, la philanthropie, la recherche scientifique, la culture populaire et le sport. Leurs opinions sont respectées comme ayant autorité même en dehors de leurs domaines de compétences. Pourtant que connaît Hollywood, avec ses paillettes, de la pauvreté, de l'injustice, de la vérité ou du droit ?

L'été dernier, j'ai regardé l'arrivée de la douzième étape du Tour de France où les coureurs ont effectué trois ascensions spectaculaires pour atteindre le sommet de l'Alpe d'Huez. L'effort était si impressionnant que j'en avais mal aux muscles, bien que confortablement installé dans mon fauteuil. Le seul

¹ Article publié initialement en anglais dans *Unio cum Christo*, vol. 4, n° 2, octobre 2018, sous le titre « Did Arminius Win ? »

point noir de ce spectacle, c'est lorsqu'un spectateur a tenté de faire tomber l'un des leaders, accusé de dopage. Sans doute ne le jugeait-il pas digne de concourir. C'est là qu'intervient l'esprit d'Arminius. C'est moche de minimiser l'importance de l'effort humain. Sans un travail acharné, la dignité humaine n'est pas reconnue. La performance est la ligne de démarcation entre ce qui est méritoire et ce qui ne l'est pas, les gagnants et les perdants. Quand nous parlons aujourd'hui de grâce et de miséricorde imméritée, nous ne sommes pas en harmonie avec ce que l'âge moderne admire. Il est non seulement invraisemblable que Dieu puisse nous donner quelque chose gratuitement et que nous puissions même en avoir besoin, mais c'est aussi dégradant pour Dieu et pour l'homme. De plus, lorsqu'on va sur le terrain de la grâce, on est confronté à la question de savoir qui bénéficie de la grâce et pourquoi ceux qui semblent avoir le plus de mérites ne la reçoivent pas. La grâce ne respecte pas le principe d'égalité, or il ne saurait en être ainsi, *dixit* l'homme autonome qui s'est fait tout seul.

L'apôtre Paul connaissait le problème de l'idée de mérite lorsqu'il écrivait aux Corinthiens que Dieu n'a pas appelé « parmi vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles ». Il a renversé le système de valeurs de son temps : les sages, les scribes et les débatteurs de ce monde sont écartés, afin que personne ne puisse se glorifier (1Co 1.18-31). Ce ne sont pas les gens productifs qui sont appelés, mais les perdants. Cela montre que l'esprit d'Arminius ne se limite pas à l'époque moderne : il a toujours existé, comme quelque chose d'inhérent à la nature humaine. En fait, il a toujours eu le dessus dans le monde. Tout système de pensée qui met l'accent sur les capacités de l'homme entre dans cette catégorie. Les pharisiens, Pélage, le semi-pélagianisme de l'Eglise romaine, le Concile de Trente, Erasme, Loyola, Arminius lui-même et les remonstrants, Wesley,

Moody et une foule de croyants évangéliques des temps modernes. Le libéralisme théologique sous ses diverses formes est essentiellement arminien, avec son accent sur la capacité humaine, le progrès et l'évangile social, comme le sont les sectes telles que les témoins de Jéhovah, les mormons et toutes les religions fondées sur un système d'œuvres. Il nous est peut-être arrivé de penser que les calvinistes avaient triomphé, mais nous devrions être plus nuancés et prendre conscience que nous sommes en réalité un mouvement marginal.

L'école de pensée pélagio-arminienne se manifeste de diverses manières, et ses adhérents ne doivent pas tous être évalués de la même manière. Ils se sont opposés à ceux qui, à des degrés divers, niaient la coopération humaine ou le synergisme dans le salut : Augustin, le Concile d'Orange (529 apr. J.-C.), d'Aquin, Luther et Calvin, les pères de Dordrecht, Whitefield et Spurgeon ont tous défendu la grâce souveraine. Puis il y a eu ceux qui, à la suite de Thomas d'Aquin, ont cherché une voie moyenne : Fonseca, Molina, Suarez, Amyraut, jusqu'à William Lane Craig dans le présent².

Quiconque pense que lire Arminius est un jeu d'enfant devrait essayer³. Les débats sont souvent complexes et susceptibles de décourager les plus timorés. Il ne fait guère de doute que nous pouvons voir les dangers beaucoup plus clairement si nous regardons en arrière à la lumière des développements historiques. Nous sommes redevables aux pères de Dordrecht qui ont discerné les problèmes liés à sa théologie. Les controverses tournent autour de la question de la justice divine et de la liberté de la volonté d'accepter l'Évangile. Les deux aspects

² Henri Blocher, « La science moyenne : solution ou séduction ? », *Contre vents et marées. Mélanges offerts à Pierre Berthoud et Paul Welk*, sous dir. J.-P. Bru, Kerygma/Excelsis, Aix-en-Provence/Charols, 2014, p. 113-134.

³ James Arminius, *Works*, 3 vol., réimpr., Grand Rapids, Baker, 1986 ; sur Arminius, voir Carl Bangs, *Arminius : A Study in the Dutch Reformation*, Wilmore, Francis Asbury, 1985, et Richard A. Muller, *God, Creation, and Providence in the Thought of Jacob Arminius*, Grand Rapids, Baker, 1991.

de la question sont entrelacés, l'un conditionnant l'autre. Mais lequel devrait avoir la priorité ? Si l'homme n'est pas libre d'accepter l'Évangile, comment Dieu peut-il être juste ? Si Dieu est juste, comment ne pas reconnaître l'homme comme un partenaire dans l'œuvre du salut ? Comme Jason Van Vliet le formule : « Puisque notre Dieu miséricordieux est aussi parfaitement juste, comment peut-il simplement et souverainement en choisir quelques-uns pour la félicité éternelle tout en envoyant les autres dans un lieu d'angoisse éternelle ? »⁴

La question de la liberté de la volonté ne peut être résolue sans réfléchir à la capacité de la nature humaine dans son état actuel. Toutes les positions que l'on peut considérer comme allant à l'encontre de la ligne augustinienne le font en attribuant une certaine qualité d'action à la nature humaine dans le domaine de l'intellect, et donc de la volonté. Ils réinterprètent aussi ce que dit l'Écriture sur la manière dont le salut est reçu et l'efficacité de la croix. Ainsi, le sens de la corruption totale est changé, de manière à rendre l'homme sauvable, et la croix est élargie dans son intention. Une place plus ou moins grande est donnée à l'effort humain dans le salut. Sans une doctrine biblique du péché et une compréhension de la corruption totale de l'homme, il n'y a pas de doctrine biblique de la grâce. Ce n'est pas une question secondaire ; elle a des implications profondes pour le salut biblique dans son ensemble. Est-ce Dieu seul qui nous sauve ? Pouvons-nous sortir par nous-mêmes de la confusion dans laquelle se trouve la race humaine, comme l'enseigne le pélagianisme, ou coopérons-nous avec Dieu, comme dans le synergisme d'Arminius ?

Les conséquences de cette question sont considérables. « Le péché, selon l'intellectualisme de la théologie d'Arminius, déforme la fonction de la volonté et des affections, mais laisse l'intellect intact. » L'intellect joue un rôle central dans l'ère

⁴ Jason Van Vliet, "Election : The Father's Decision to Adopt", *Unio cum Christo*, IV, 2, octobre 2018, p. 131.

moderne, comme au XVII^e siècle ; il « répond aux exigences du nouveau rationalisme et de la perspective scientifique du début de l'ère moderne ». Ce tournant est d'une grande importance non seulement pour le développement de la théologie protestante, mais aussi pour celui de la culture moderne. « Des trois grands modèles systématiques issus du protestantisme, le luthérien, le réformé et l'arminien, un seul, l'arminien, s'est généralement montré ouvert au nouveau rationalisme, en particulier dans ses formes plus empiriques et inductives. »⁵

L'arminianisme et l'humanisme de la Renaissance se rejoignent. La dilution de la doctrine biblique du péché est une caractéristique de ce type de pensée. Alors que l'humanisme ne croit pas à la chute, mais à la perfectibilité de l'homme, l'arminianisme croit que les effets du péché sont limités. D'une manière ou d'une autre, dans l'intellect ou dans la volonté, selon ce que l'on met en premier, réside la possibilité de s'ouvrir à l'Évangile. L'idée selon laquelle l'homme serait totalement corrompu est considérée comme extrémiste.

Ceci explique la popularité et l'attrait de l'arminianisme. La pensée d'Arminius était plus en phase avec l'esprit de l'âge naissant, qui allait donner une place toujours plus grande aux décisions et aux actions de l'homme, par le biais du déisme, jusqu'à la Révolution française avec son « ni Dieu ni maître », les révolutions scientifique et industrielle, et le sécularisme. Dieu est devenu un « Dieu des lacunes », de plus en plus exclu du monde. Aujourd'hui, cette confiance en l'homme est en train de s'effriter, et c'est la nature humaine elle-même qui est attaquée.

Parfois, la question est posée : pourquoi Augustin ou Pélagé, pourquoi Calvin ou Arminius ? Entre les deux, il n'y a pas de troisième position, pas de *tertium quid*. L'arminianisme est la tendance naturelle du cœur humain ; tous les calvinistes étaient autrefois des arminiens, puis le jour s'est levé.

⁵ Muller, *God, Creation, and Providence*, p. 283-285.

Suffisance abondante et efficacité intentionnelle

La rédemption particulière au Synode de Dordrecht

Lee GATISS

Directeur de la Church Society et professeur d'histoire de l'Église
à l'Union School of Theology au Royaume-Uni

Résumé

Cet article s'intéresse au contexte du Synode de Dordrecht (1618-1619) et examine le débat sur la question de la rédemption particulière ou de l'expiation définie, avec un accent particulier sur l'utilisation de la distinction classique entre suffisance et efficacité rendue célèbre par les *Sentences* de Pierre Lombard. Il examine également la variété des réponses réformées aux remontrants, y compris celles sur la mort du Christ qui pourraient être qualifiées d'universalistes hypothétiques. Il remet en question l'utilité de la terminologie « calvinistes quatre points » pour décrire des délégués comme John Davenant¹.

¹ Article traduit de l'anglais avec permission. L'article original a été publié dans *Unio cum Christo*, vol. 4, n° 2, octobre 2018. Une version plus longue et plus détaillée a été publiée sous le titre "The Synod of Dort and Definite Atonement", in *From Heaven He Came and Sought Her : Definite Atonement in Historical, Biblical, Theological, and Pastoral Perspective*, sous dir. David Gibson et Jonathan Gibson, Wheaton, Crossway, 2013, p. 143-163 ; voir aussi W. Robert Godfrey, "Tensions within International Calvinism : The Debate on the Atonement at the Synod of Dort" (thèse de doctorat, Stanford University, 1974) ; Stephen Strehle, "The Extent of the Atonement and the Synod of Dort", *Westminster Theological Journal* 51.1, 1989, p. 1-23 ; and Michael Thomas, *The Extent of the Atonement : A Dilemma for Reformed Theology*, Carlisle, Paternoster, 1997.

Au cours des dernières décennies, plusieurs études ont examiné en profondeur les débats et les conclusions du synode sur le sujet de l'expiation, qui demeure l'un des aspects les plus controversés de la doctrine réformée. La délégation britannique s'étant particulièrement impliquée sur cette question, des études sur son rôle sont également particulièrement utiles². Mon objectif ici n'est pas nécessairement de répéter ce que ces études ont dit ni même de donner un exposé complet des délibérations du Synode. Pour éviter de traiter les *Canons de Dordrecht* de façon abstraite, je replacerai le synode dans son contexte historique et soulignerai la diversité des délégués. Je me concentrerai en particulier sur la distinction classique suffisante-efficace telle qu'elle a été employée à Dordrecht pour montrer que celle-ci a été soigneusement nuancée et clarifiée dans une direction particulière à la suite du conflit avec l'arminianisme. Je noterai aussi que, bien qu'il y ait eu un large consensus parmi les réformés sur la doctrine de la rédemption particulière, il n'y avait pas d'homogénéité monolithique mais une certaine diversité dans leurs réponses à la menace théologique.

I. Contexte historique

Le premier synode œcuménique des Églises réformées s'est réuni entre novembre 1618 et mai 1619 dans la ville néerlandaise de Dordrecht (également connue sous le nom de Dordt ou Dort). Il était composé de la crème des théologiens réformés néerlandais, de représentants de la Grande-Bretagne et de plusieurs grandes villes allemandes, ainsi que de délégations distinctes représentant Genève et le reste de la Suisse.

² Nicholas Tyacke, *Anti-Calvinists: The Rise of English Arminianism*, Oxford, Clarendon Press, 1987 ; Peter White, *Predestination, Policy and Polemic*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 ; et Anthony Milton, *The British Delegation and the Synod of Dort*, Woodbridge, Boydell, 2005.

Des invitations ont également été envoyées à l'Etat récemment constitué de Brandebourg-Prusse et une rangée de chaises vides a été installée en l'honneur des délégués des Eglises réformées de France, auxquels Louis XIII avait interdit d'assister au synode. On ne saurait sous-estimer l'importance de ce rassemblement international de théologiens réformés, puisque c'est là que les « cinq points du calvinisme » ont été définis avec soin.

Les Provinces-Unies des Pays-Bas étaient réputées pour leur tolérance envers une certaine diversité religieuse. Après s'être libérées de la domination catholique romaine espagnole, elles se sont réunies dans l'Union d'Utrecht en 1579, qui stipulait que « personne ne doit être persécuté ou examiné pour des raisons religieuses »³. Près d'un siècle plus tard, un observateur étranger écrivait « combien de religions il y a dans ce pays, qui ont toute liberté pour célébrer leurs mystères et servir Dieu comme bon leur semble », y compris les catholiques romains, les luthériens, les arminiens, les anabaptistes, les sociniens et même les juifs et les turcs (musulmans), puisque « les Etats donnent une liberté illimitée à toutes les religions ; en Hollande vous trouverez davantage de sectes, ouvertes et reconnues, que dans le reste de l'Europe »⁴. Un délégué suisse à Dordrecht a fait l'expérience inhabituelle de séjourner dans une famille où la mère et la fille étaient réformées, le père et le fils catholiques, la grand-mère mennonite et l'oncle jésuite⁵.

Cette culture religieuse diversifiée existait toutefois sous l'égide de l'Eglise protestante réformée. L'Eglise de la République, politiquement dominante, souscrivait aux normes

³ Christiane Berkvens-Stevelinck, Jonathan Irvine Israel et G.H.M. Posthumus Meyjes, sous dir., *The Emergence of Tolerance in the Dutch Republic*, Leiden, Brill, 1997, p. 41.

⁴ Jean-Baptiste Stoupe, *La Religion des Hollandais*, Cologne, 1673, p. 32, 79.

⁵ Voir Judith Pollmann, "The Bond of Christian Piety", in *Calvinism and Religious Toleration in the Dutch Golden Age*, sous dir. Ronnie Po-Chia Hsia et Henk van Nierop, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 56.

réformées de la *Confession belge* et du *Catéchisme de Heidelberg*. Le catholicisme romain, trop étroitement associé à la domination espagnole et à l'Inquisition, était interdit. Cet Etat officiellement réformé et confessionnel était cependant plus susceptible d'encourager une maîtrise sournoise de la dissidence religieuse que la stricte application de la loi ou le laxisme libertaire. A la fin du XVII^e siècle, il en est résulté ce que Jonathan Israel décrit comme « une semi-tolérance ambivalente [...] bouillonnante de tensions, théologiques et politiques »⁶. Il est important de se rendre compte que c'est la toile de fond du Synode de Dordrecht et aussi, en partie, son héritage.

L'union entre la Hollande et la Zélande en 1575 comprenait un accord pour maintenir « la pratique de la religion évangélique réformée »⁷. En quoi consistait en fait cette religion est toutefois devenu un sujet de dispute lorsque Jacob Arminius a eu son premier conflit avec les autorités en 1592. Après avoir prêché une interprétation peu orthodoxe de Romains 7, il a reçu l'ordre d'oublier la dispute qu'il avait avec un autre prédicateur à ce sujet et de ne pas la laisser s'étendre au-delà de leurs communautés à Amsterdam⁸. Mais la controverse arminienne était destinée à semer le trouble pendant de nombreuses années et à s'inscrire dans une lutte politique entre les dirigeants de la république. Les passions politiques et religieuses étaient particulièrement vives lorsque, en 1607, on a tenté de persuader les dirigeants réformés d'autoriser un synode national visant à modifier leurs normes doctrinales et à élargir théologiquement l'Eglise publique.

⁶ Jonathan Israel, *The Dutch Republic : Its Rise, Greatness, and Fall*, Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 676. Cf. Joke Spaans, "Religious Policies in the Seventeenth-Century Dutch Republic", in Po-Chia Hsia et van Nierop, *Calvinism and Religious Toleration*, p. 72-86.

⁷ Jonathan Israel, *Dutch Republic*, p. 362.

⁸ Carl Bangs, *Arminius : A Study in the Dutch Reformation*, Nashville, Abingdon, 1971, p. 140-146.

Les dirigeants réformés ont insisté pour que la Confession ne soit pas modifiée. Ceux qui avaient été inspirés par Arminius (décédé en 1609) ont émis une vigoureuse protestation ou « Remonstrance » en 1610, dans laquelle ils détaillaient leurs objections à la doctrine officielle réformée⁹. Ce document, selon un théologien hollandais, a donné le ton au « libéralisme » de façon plus générale¹⁰ et a formulé cinq points doctrinaux classiques concernant la prédestination, l'étendue de l'expiation, le libre arbitre, la grâce résistible et la persévérance chrétienne. Concernant l'expiation, les arminiens affirmaient que Dieu a décrété de sauver ceux qui par sa grâce croient et persévèrent dans l'obéissance jusqu'à la fin, et

qu'en accord avec cela, Jésus-Christ, le Sauveur du monde, est mort pour tous les hommes, pour chaque individu, il a mérité la réconciliation et le pardon des péchés pour tous par la mort de la croix ; mais de telle sorte que personne ne jouisse réellement de ce pardon des péchés sinon ceux qui croient¹¹.

Un an plus tard, lors de la Conférence de La Haye entre les dirigeants des deux partis, les réformés ont publié une « Contre-Remonstrance ». Ils se plaignaient que la *Remonstrance* était délibérément ambiguë et malhonnête¹². Ils ont souligné que Dieu avait d'abord décrété la fin, puis les moyens :

A cette fin, il leur a tout d'abord présenté et donné son Fils unique Jésus-Christ, qu'il a livré à la mort de la croix pour sauver

⁹ La *Remonstrance* était en harmonie avec l'enseignement d'Arminius, bien que non inspirée par lui seul, et la théologie arminienne s'est développée davantage après sa mort.

¹⁰ Lambertus Jacobus van Holk, "From Arminius to Arminianism in Dutch Theology", in *Man's Faith and Freedom : The Theological Influence of Jacobus Arminius*, sous dir. Gerald McCulloh, Eugene, Wipf & Stock, 2006, p. 41.

¹¹ Philip Schaff, *The Creeds of Christendom*, vol. 3, *The Creeds of the Evangelical Protestant Churches*, New York, David McKay, 1877, p. 546, citant Jn 3.16 et 1Jn 2.2.

¹² Cf. l'évaluation de Jan Rohls, "Calvinism, Arminianism and Socinianism in the Netherlands until the Synod of Dort", in *Socinianism and Arminianism : Antitrinitarians, Calvinists and Cultural Exchange in Seventeenth-Century Europe*, sous dir. Martin Mulsoew et Jan Rohls, Leiden, Brill, 2005, p. 19.

ses élus, afin que, bien que la souffrance du Christ en tant que Fils unique de Dieu soit suffisante pour expier les péchés de tous les hommes, néanmoins, selon le conseil et décret de Dieu, celle-ci n'obtient efficacement la réconciliation et le pardon des péchés que pour les élus et les vrais croyants¹³.

Comme le souligne William den Boer, « pour les remonstrants, la suffisance présuppose une réelle obtention de la réconciliation pour tous, ainsi que la volonté de Dieu d'étendre à tous ce qui est suffisant pour tous »¹⁴. Pour les contre-remonstrants, la volonté, le décret et le conseil de Dieu visaient l'efficacité plutôt que la suffisance de la rédemption. La rencontre a donc été interrompue sans parvenir à un accord. Mais lorsque ceux qui étaient favorables aux réformés ont fini par remporter le combat politique, ils ont demandé la tenue d'un synode pour clarifier la situation ecclésiastique. Le but de ce synode national était de dynamiser le processus d'unification nationale des régions et des Etats qui, jusqu'alors, étaient restés relativement indépendants. Mais des personnes extérieures aux Pays-Bas ont également été invitées à participer. Le décor était planté pour le plus grand rassemblement international de théologiens réformés jamais organisé.

II. Les *Canons de Dordrecht* sur la mort du Christ

Nous pouvons apprendre beaucoup de choses sur le déroulement et la méthode du synode à partir de ses documents officiels et non officiels et des récits contemporains de son fonctionnement quotidien. Chaque délégation avait préparé son propre document où elle indiquait sa propre position sur

¹³ Peter Y. De Jong, *Crisis in the Reformed Churches : Essays in Commemoration of the Great Synod of Dort*, Grand Rapids, Reformed Fellowship, 1968, p. 247-250.

¹⁴ William den Boer, *God's Twofold Love : The Theology of Jacob Arminius*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2010, p. 234. Cf. *The Writings of James Arminius*, Grand Rapids, Baker, 1956, 3, p. 345-346.

les cinq doctrines choisies par les arminiens pour être débattues. Après lecture et discussion devant le synode réuni de ces documents, rassemblés et publiés par la suite¹⁵, les *Canons* ou les jugements du synode ont été rédigés.

Les Remontrants eux-mêmes ont pris la parole à plusieurs reprises lors du synode et on leur a demandé de présenter leurs désaccords avec la doctrine officiellement admise. Ils avaient contesté la Confession et cherché à l'amender pendant de nombreuses années, mais plutôt que de saisir l'occasion de défendre leur cause, ils se sont livrés à des manœuvres politiques d'obstruction. En raison de ce qu'un délégué britannique a appelé leur « incroyable obstination »¹⁶, ils ont finalement été congédiés en janvier 1619. Un commentateur affirme que cela « prouve que l'ensemble des démarches contre le parti arminien était celles d'une faction, se disputant la prééminence sans égard à la justice »¹⁷. Leurs opinions étaient pourtant bien connues et de notoriété publique, étant clairement exposées dans la Remontrance, dans les nombreux documents de la Conférence de La Haye, dans le *Sententia Remonstrantium* présenté officiellement à deux sessions en décembre 1618¹⁸, et dans les ouvrages publiés par leurs dirigeants tels que Simon Episcopius. Celles-ci ont été entendues équitablement par une assemblée internationale loin d'être homogène, qui ne saurait être considérée comme une simple « faction » au sein de l'Église néerlandaise¹⁹. Ceux qui ont

¹⁵ *Acta Synodi Nationalis*, Leiden, 1620, 1, p. 78-126 ; 3, p. 88-153. Voir Donald Sinnema, Christian Moser et Herman Selderhuis, sous dir., *Acta et Documenta Synodi Nationalis Dordrechtanae, 1618-1619*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2015.

¹⁶ John Hales, *Golden Remains of the Ever-Memorable Mr. John Hales*, London, imprimé par Tho. Newcomb, pour Robert Pawlet, 1673, 2, p. 73 ; Nicholas Tyacke, *Anti-Calvinists*, p. 95.

¹⁷ Frederick Calder, *Memoirs of Simon Episcopius*, New York, T. Mason et G. Lane, 1837, p. 327.

¹⁸ *Acta*, 1, p. 113, p. 116-118.

¹⁹ Plusieurs sessions du synode ont été consacrées à la lecture des pages. Voir, par exemple, John Hales, *Golden Remains*, 2, p. 108, 113.

rédigé et souscrit aux *Canons de Dordrecht* étaient très bien informés sur l'enseignement des remonstrants, et le compte rendu officiel célèbre la « diversité dans les questions secondaires » qu'on pouvait observer parmi eux et qui témoignait de la liberté de parole et de jugement qu'ils exerçaient tout en restant fermement antiarminiens²⁰.

Quand est venu le temps de traiter les questions doctrinales, le synode n'a pas traité les points dans l'ordre auquel on pouvait s'attendre. Il est vrai que l'acronyme TULIP (*total depravity, unconditional election, limited atonement, irresistible grace, perseverance of the saints*)²¹ a été inventé plus tard comme moyen mnémorique pour les cinq domaines en litige à Dordrecht²². Cependant, le pétale central, le « L » de ce qu'on appelle « l'expiation limitée », était en fait le deuxième point de doctrine couvert par le synode, ce qui reflète sa place dans la Remonstrance arminienne²³. Comme nous avertit Alan Sell, la nature des « cinq points » en tant que réponses devrait « nous mettre en garde contre le fait de penser qu'ils représentent la somme du calvinisme »²⁴, ou même son noyau. La théologie réformée s'est également définie par les cinq *solas* de la Réforme pour se distinguer du catholicisme romain, ainsi que par une sacramentologie qui la distingue du luthéranisme et un trinitarisme qui la distingue du socinianisme – tous ces éléments, selon

²⁰ Voir la fin de « Præfatio ad Ecclesias », in *Acta*, 1.

²¹ En français : corruption totale, élection inconditionnelle, expiation limitée, grâce irrésistible et persévérance des saints.

²² William Aglionby, *The Present State of the United Provinces*, London, John Starkey, 1669, p. 283, parle d'une époque où « l'engouement pour les tulipes régnait sur tous les Pays-Bas ». Il n'est donc pas tout à fait inapproprié d'associer cette fleur à un synode hollandais !

²³ L'expiation définie ne portait pas le nom d'« expiation limitée » aux XVI^e, XVII^e ou XVIII^e siècles, bien que le mot « limitée » ait parfois été utilisé, comme dans William Troughton, *Scripture Redemption, Restrained and Limited*, London, imprimé par J.M. pour L. Chapman, 1652.

²⁴ Alan Sell, *The Great Debate : Calvinism, Arminianism and Salvation*, Eugene, Wipf & Stock, 1998, p. 14. Richard A. Muller, « How Many Points ? », *Calvin Theological Journal* 28, 1993, p. 425-433.

certain, sont plus importants que la rédemption particulière. Cela ne signifie pas pour autant que ces cinq points sont sans importance, puisqu'il s'agit de questions qui ont défini l'Eglise à un moment décisif.

1. La suffisance de la croix

J'en viens maintenant aux débats du synode sur la suffisance et l'efficacité de l'expiation et la diversité des réponses réformées à l'usage arminien de cette formule. Le premier élément traité par les *Canons* sur le deuxième point de doctrine concerne le besoin réel de rédemption. La justice suprême de Dieu, disent-ils, exige que nos péchés entraînent des punitions temporelles et éternelles. Nous ne pouvons y satisfaire par nous-mêmes, mais « Dieu, par sa miséricorde immense, nous a donné pour garant son Fils unique, qui a été fait péché et malédiction sur la croix pour nous ou à notre place »²⁵. Cette déclaration est une description classique de la nécessité et de l'accomplissement de l'expiation comme substitution pénale²⁶.

La position arminienne à Dordrecht était que le prix de la rédemption que le Christ avait offert à Dieu son Père était non seulement en lui-même et par lui-même suffisant pour racheter tout le genre humain, mais avait aussi été payé pour tous les hommes, chaque individu, selon le décret, la volonté et la grâce de Dieu le Père²⁷.

Cette position reprend la première partie de la formule médiévale classique de Pierre Lombard (« suffisant pour tous, efficace pour les élus »), mais va encore plus loin²⁸. Non

²⁵ *Canons de Dordrecht : le solide fondement*, Kerygma, Aix-en-Provence, 1988, articles II, I-II, p. 51.

²⁶ Voir *Catéchisme de Heidelberg*, 10-13.

²⁷ *Acta*, 1, p. 116.

²⁸ Voir Peter Lombard, *Sententiae* 3.20.5. Cf. Lee Gatiss, *For Us and For Our Salvation*, p. 66.

seulement la croix était-elle suffisante, mais Dieu a en fait voulu qu'elle paie de manière efficace pour chaque personne en particulier. Comme ils l'avaient dit à la Conférence de La Haye, le Christ n'est pas mort seulement pour les élus ou pour ceux qui seront finalement sauvés, mais il a obtenu la réconciliation pour tous, et ce par le conseil et le décret de Dieu²⁹. Ainsi, la position arminienne sur la rédemption faisait des affirmations explicites non seulement à propos de son étendue, mais aussi de son but et de son intention dans la volonté de Dieu.

En réponse à cela, les délégués à Dordrecht ont séparé les deux questions de la suffisance et de l'intentionnalité. Comme les représentants de Groningen et d'Omlands l'ont dit dans leur exposé, la question n'était pas vraiment de savoir si la mort du Christ était suffisante, car ils n'avaient aucun doute que son sacrifice avait une telle puissance et une telle valeur qu'il était amplement suffisant pour expier les péchés de tous. Il n'y avait pas de défaut ou d'insuffisance dans la croix que l'on aurait pu juger responsable de la perte des réprouvés. Il s'agissait plutôt, disaient-ils, de savoir quelle était l'intention (singulière) de Dieu le Père et de Dieu le Fils, et si, ensemble, ils avaient conçu la mort du Christ pour obtenir réellement le pardon et la réconciliation pour plus que les seuls élus³⁰. D'autres, du Palatinat, de Hesse, de Belgique et d'Utrecht, par exemple, ont également lié la suffisance du Christ à sa double nature et à sa parfaite obéissance³¹.

Les délégués genevois n'ont toutefois pas utilisé le concept de suffisance. Ils n'ont écrit qu'au sujet de la valeur infinie de la mort du Christ, à laquelle s'ajoute une intention efficace pour les élus³². En cela, ils suivaient Theodore de Bèze, qui considérait la distinction lombarde comme potentiellement

²⁹ *Collatio Scripto Habitu Hagae Comitibus*, p. 139.

³⁰ *Acta*, 3, p. 139.

³¹ *Acta*, 2, p. 86, 89 ; 3, p. 88, 117 ; *Catéchisme de Heidelberg*, 14-18.

³² *Acta*, 2, p. 101.

ambiguë et source de confusion³³. Les délégués de Hollande du Nord étaient quelque peu ambivalents au sujet de la suffisance³⁴, et les ministres d'Emden ont traité la question en utilisant le terme *adequate* plutôt que *sufficienter*³⁵. L'énoncé qui a finalement été retenu exprime les choses comme suit :

Cette mort du Fils de Dieu est l'unique et très parfait sacrifice et la satisfaction de la justice de Dieu pour les péchés, d'une valeur et d'un prix infinis, qui suffit abondamment pour expier les péchés du monde entier.

Cette mort est d'une si grande valeur et dignité, parce que la personne qui l'a soufferte n'est pas seulement un homme vrai et parfaitement saint, mais est aussi le Fils unique de Dieu, d'une même essence éternelle et infinie avec le Père et le Saint-Esprit, tel que devait être notre Sauveur³⁶.

Les scolastiques médiévaux se demandaient si le mérite du Christ dans sa vie et sa mort était infini à cause de sa nature divine, ou fini parce qu'il méritait par sa nature humaine³⁷. Les *Canons de Dordrecht* ont fondé le mérite infini du Christ à la fois sur sa nature divine et sa parfaite obéissance humaine³⁸. Contrairement aux penseurs médiévaux, les théologiens réformés du XVII^e siècle considéraient que le Christ avait agi comme médiateur dans ses deux natures plutôt que dans sa seule nature humaine³⁹, et il se peut que cela se trouve derrière les liens qu'ils établissent ici. Naturellement, les Églises primitive,

³³ W. Robert Godfrey, "Reformed Thought on the Extent of the Atonement to 1618", *Westminster Theological Journal* 37.2, 1975, p. 142.

³⁴ *Acta*, 3, p. 107-108.

³⁵ *Acta*, 2, p. 120.

³⁶ Articles II, III-IV, p. 52.

³⁷ Voir Richard A. Muller, *Dictionary of Latin and Greek Theological Terms*, Grand Rapids, Baker, 1985, p. 190-191.

³⁸ Les Britanniques ont parlé du *thesaurus meritorum*, « trésor de mérites », du Christ (*Acta*, 2, p. 79), ce qui rappelle la terminologie médiévale, mais est une manière différente de discuter de la suffisance.

³⁹ Aquinas, *Summa Theologiae* III, Q. 26, Art. 2 ; Lombard, *Sentences* 3.19.6-7 ; John Owen, *Ἐπιστολογίαι* (London, 1679), p. 312-313 ; *Westminster Confession*, 8.7.

médiévale et réformée étaient d'accord que le Christ ne pouvait être médiateur que s'il était à la fois Dieu et homme⁴⁰, c'est pourquoi l'article IV ajoute : « tel que devait être notre Sauveur ».

La délégation britannique n'a pas utilisé la distinction suffisante, parce qu'elle n'a pas réussi à s'entendre sur ce point⁴¹. Mais ils ont lié la « rançon du Christ pour les péchés du monde entier » à l'annonce sincère et universelle de l'Évangile⁴². D'autres ont préféré fonder la prédication universelle sur ce que Michael Thomas appelle « l'incapacité ministérielle à distinguer les élus des réprouvés »⁴³. Thomas estime aussi que deux des délégations étaient teintées d'« hypercalvinisme », parce qu'elles ont pris de la distance avec l'idée selon laquelle il y a une stricte obligation d'évangéliser tout le monde. Mais l'article V, qui a finalement fait l'objet d'un accord, affirme assez clairement que

la promesse de l'Évangile est : afin que quiconque croit en Jésus-Christ crucifié, ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Et cette promesse doit être indifféremment annoncée et proposée à toutes les nations et à toutes les personnes auxquelles Dieu, selon son bon plaisir, envoie l'Évangile, et cela avec le commandement de se repentir et de croire.

Cet article met en parallèle l'abondance du sacrifice du Christ et la nécessité d'une évangélisation universelle, sans toutefois établir explicitement un lien logique entre elles. Cela permettait aux Britanniques (et à ceux qui étaient dans la même situation) de faire eux-mêmes le lien s'ils le souhaitaient, sans pour autant mettre dans l'embarras ceux qui fondaient la proclamation universelle d'une autre manière (par

⁴⁰ Cf. Augustine, *Enchiridion*, p. 108 ; Lombard, *Sentences* 3.2.3.2.

⁴¹ Voir Anthony Milton, *British Delegation*, 215 ; John Hales, *Golden Remains*, 2, p. 130-131.

⁴² *Acta*, 2, p. 78-79. La seconde était fondée sur les mérites de la première.

⁴³ Thomas, *Extent*, p. 149.

exemple, sur une simple obéissance à Matthieu 28.18-20). Tout cela confirme l'affirmation de Robert Godfrey, ainsi que ma thèse dans cet article, selon laquelle « l'histoire du synode, si l'on y regarde de plus près, révèle que le calvinisme de Dordrecht n'était ni monolithique ni dépourvu de pertinence et de compromis »⁴⁴.

Une chose était pourtant claire : si quelqu'un ne parvenait pas à croire et donc à hériter de la promesse de la vie éternelle par le Christ, Jésus sur la croix ne pouvait en être tenu pour responsable. Leur perte, avertit l'article VI, « n'arrive point par l'imperfection ou l'insuffisance du sacrifice de Jésus-Christ offert sur la croix (comme les délégués de Groningen l'avait formulé), mais par leur propre faute »⁴⁵.

2. L'efficacité intentionnelle de la croix

Après cet avertissement qui donne à réfléchir, les *Canons* se penchent sur le second aspect de la distinction classique : l'efficacité de la croix pour les élus. L'efficacité de l'œuvre du Christ pour sauver réellement ceux qui lui ont été donnés par le Père (Jean 10.25-30) est intimement liée dans les *Canons* à la volonté divine. Ce que l'œuvre du Christ a accompli, c'est ce que Dieu a conçu et voulu qu'elle fasse. Les remontrants avaient affirmé non seulement la suffisance universelle, mais aussi que le prix de la rédemption était « payé pour tous les hommes, chaque individu, selon le décret, la volonté et la grâce de Dieu le Père ». Cela signifiait que personne n'était empêché d'avoir part à la mort du Christ par un décret antérieur de Dieu, mais seulement par son propre mépris pour les dons de Dieu⁴⁶. Or les réformés refusaient que la volonté éternelle de Dieu de sauver ceux qu'il voulait soit contrariée par la prétendue liberté humaine, et affirmaient au contraire qu'il

⁴⁴ Godfrey, "Tensions", p. 268.

⁴⁵ Voir articles I, v, III/IV, IX.

⁴⁶ *Acta*, 1, p. 113-114, 116.

avait décrété d'élire certaines personnes par sa grâce inconditionnelle et avait donc envoyé le Christ pour sauver ces personnes, leur donnant même la foi dont elles avaient besoin pour s'approprier ce salut⁴⁷. Comme le résume bien Richard Muller :

Alors que la doctrine réformée de la volonté de Dieu tend à réduire toutes les distinctions à la seule volonté de Dieu, simple et éternelle, de réaliser certaines possibilités et d'en écarter d'autres, la doctrine arminienne tend à mettre l'accent sur les distinctions afin de soutenir une interaction entre Dieu et des événements véritablement libres ou contingents⁴⁸.

Ainsi, les arminiens soulignaient la contingence et les conditions là où les réformés voyaient la souveraineté et la certitude. Les seconds admettaient l'offre gratuite de l'Évangile à tous ; comme le dit l'article II, VII : « ceux qui croient vraiment [...] sont délivrés et sauvés des péchés et de la perdition par la mort de Jésus-Christ », pas juste potentiellement, mais réellement. Pour eux, l'expiation n'a pas simplement rendu quelque chose possible, mais *a fait* quelque chose. Pourtant, parallèlement à cette proclamation temporelle, au niveau humain, les réformés ont discerné (dans les Écritures) la révélation d'un dessein divin éternel. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. L'histoire du salut, disaient-ils, a été divinement ordonnée dès le début pour atteindre le but ultime de Dieu, qui ne pouvait être incertain ou hasardeux sans porter atteinte à la souveraineté de Dieu.

L'article VIII, le plus long des articles positifs sur ce point de doctrine, expose le dessein particulier de Dieu :

Car tel a été le très libre conseil et la très favorable volonté et intention de Dieu le Père, que l'efficacité vivifiante et salutaire de la mort très précieuse de son Fils s'étendît à tous les élus,

⁴⁷ Rejet des erreurs II, III, p. 56-57.

⁴⁸ Richard A. Muller, *God, Creation, and Providence in the Thought of Jacob Arminius*, Grand Rapids, Baker, 1991, p. 189.

pour leur donner à eux seuls la foi justifiante, et par elle les amener infailliblement au salut. Autrement dit, Dieu a voulu que Jésus-Christ, par le sang de la croix (par lequel il a confirmé la nouvelle alliance), rachetât efficacement du milieu de tout peuple, de toute nation et de toute langue, tous ceux, et ceux-là seulement, qui de toute éternité ont été élus au salut, et lui ont été donnés par le Père ; qu'il leur donnât la foi, qu'il leur a, aussi bien que tous les autres dons du Saint-Esprit, acquise par sa mort ; les purifiât par son sang de tout péché et originel et actuel, commis tant après qu'avant la foi ; les conservât fidèlement jusqu'à la fin, et finalement les fit comparaître devant lui, glorieux, sans aucune tache ni souillure.

Pour les théologiens de Dordrecht, la distinction suffisant-efficace de Lombard devait donc être clarifiée à la lumière de l'erreur arminienne. Même les arminiens pouvaient affirmer que la croix était en définitive seulement « efficace pour certains »⁴⁹. Mais ils faisaient de la volonté humaine de chacun, et non de la volonté de Dieu, le facteur décisif. Le synode a donc dit, avec plus de soin, que la croix était en quelque sorte suffisante pour tous, mais qu'elle n'était destinée à être efficace que pour les élus. En se concentrant sur le dessein divin et le but de la venue du Christ – il n'est pas venu pour nous rendre « rachetables » mais pour nous racheter – les réformés ont mis les décisions humaines dans ce qu'ils considéraient comme la bonne perspective biblique. Par conséquent, ils ont rejeté le point de vue de

ceux qui enseignent : *Que Dieu, le Père, a destiné son Fils à la mort de la croix, sans aucun dessein certain et défini de sauver nommément quelqu'un ; de sorte que la nécessité, l'utilité et la dignité de tout ce que la mort de Jésus-Christ nous a acquis, eussent pu demeurer sauvées et être en toutes leurs parties, parfaites, complètes et entières, alors même que la*

⁴⁹ Raymond A. Blacketer, "Definite Atonement in Historical Perspective", in *The Glory of the Atonement : Biblical, Historical and Practical Perspectives : Essays in Honor of Roger Nicole*, sous dir. Charles E. Hill et Frank A. James, Downers Grove, InterVarsity Press, 2004, p. 311.

rédemption ainsi acquise n'eût jamais été réellement appliquée à aucune personne particulière.

Cette doctrine est injurieuse envers la sagesse de Dieu le Père et le mérite de Jésus-Christ, et contraire à l'Écriture⁵⁰.

Il y avait un accord presque unanime parmi les délégations sur le fait que la volonté de Dieu était à l'origine de l'efficacité de la croix pour les élus. Il y avait également un large consensus sur le fait que le rachat effectué par le Christ et son application avaient la même étendue, ce que les remontrants niaient en rendant le rachat plus large que l'application⁵¹. Ceux de Nassau-Wetteravia, par exemple, soutenaient que le Christ avait été abandonné « par la volonté et l'intention du Père », pour acquérir et appliquer le salut à ceux qui lui avaient été donnés, en leur accordant simultanément l'Esprit de régénération et le pardon⁵². Ainsi, dans cette vision trinitaire, le Père donne les élus au Fils, qui meurt pour eux, et leur donne ensuite l'Esprit et la foi.

3. Variations réformées

Deux délégations étaient divisées sur ces questions. Celles de Grande-Bretagne et de Brême ont présenté des rapports au synode qui ont suscité des passions très fortes. La délégation britannique a dû faire appel à une aide extérieure pour réconcilier ses divisions internes, mais John Davenant a déclaré préférer qu'on lui coupe la main droite que de changer d'avis, de sorte qu'un compromis était inévitable⁵³. Lorsque Matthias Marinius de Brême a exprimé certaines de ses opinions sans aucune délicatesse, Franciscus Gomarus a été si

⁵⁰ Rejet des erreurs II, I, p. 55.

⁵¹ Voir Rejet des erreurs II, VI, p. 58-59, sur l'usage aminien de cette distinction comme introduisant « le venin pernicieux du pélagianisme ».

⁵² *Acta*, 2, p. 96-97. D'autres s'appuyaient aussi sur Jean 17.9 pour associer sacrifice et intercession du Christ, excluant les réprouvés de l'un comme de l'autre.

⁵³ John Hales, *Golden Remains*, 2, p. 101, 182.

furieux qu'il a jeté le gant et l'a défié en duel ! Le président du synode a essayé de calmer les choses, mais Gomarus a renouvelé sa demande de combat⁵⁴. Tous deux se sont de nouveau opposés (verbalement) pendant le synode d'une manière indigne qui a désolé les autres délégués étrangers, et même si certains membres de la délégation de Brême n'étaient pas d'accord avec Martinius, ils ont failli partir à cause de cette incivilité⁵⁵.

Pourquoi toute cette agitation ? Certains soupçonnaient Martinius de pencher vers les positions des remonstrants, en particulier sur l'expiation, et celui-ci n'avait pas peur de le dire ou de critiquer fortement les deux partis⁵⁶. Mais Davenant était farouchement dévoué à la cause de la modération et à la recherche d'une voie médiane sur cette doctrine. Ayant été chargés de ne pas perturber les relations avec les Églises luthériennes (particulièrement offensées par les prises de position des contre-remonstrants), de ne pas être trop précis et de tenir compte des formulaires anglicans⁵⁷, Samuel Ward et lui ont réussi à utiliser leurs positions dans la délégation britannique pour exprimer leur opinion minoritaire. Ward, par exemple, disait de la croix qu'elle rendait tous les hommes « rachetables », ôtant ainsi à l'expiation son caractère défini, à l'instar de Martinius⁵⁸. Leur approche l'a finalement emporté sur celle des autres délégués britanniques. Davenant soutenait une forme sophistiquée de ce qu'on appelle aujourd'hui l'universalisme hypothétique⁵⁹, ce qui a contribué à la soumission britannique. Cette approche affirmait clairement, pour

⁵⁴ Martinius n'y a jamais donné suite.

⁵⁵ John Hales, *Golden Remains*, 2, p. 109.

⁵⁶ Hales dit que Martinius « adhérait en effet aux principes des remonstrants » (*Golden Remains*, 2, p. 131) ; *Acta*, 2, p. 103-108.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 216-222.

⁵⁸ Voir Anthony Milton, *British Delegation*, p. 201-203.

⁵⁹ Voir sa *Dissertationes duæ : Prima de morte Christi*, Cambridge, Ex officina R. Daniel, 1650, et Jonathan D. Moore, *English Hypothetical Universalism : John Preston and the Softening of Reformed Theology*, Grand Rapids, Eerdmans, 2007, p. 187-213.

commencer, que « le Christ est mort pour les élus en vertu d'une intention et d'un amour particuliers de Dieu le Père et du Christ, afin qu'il puisse vraiment obtenir et leur conférer infailliblement le pardon des péchés et le salut éternel ». Pour rendre cela effectif, Dieu donne aussi la foi et la persévérance à ceux qui sont élus ; ils ne sont pas sauvés « s'ils le veulent », mais « parce que Dieu le veut »⁶⁰. Jusqu'ici, c'est antiarménien⁶¹. Mais en plus de cela, le rapport britannique attribuait une seconde intention à la croix : de même Christ

est mort pour tous, afin que tous et chacun, par la foi, puisse obtenir la rémission des péchés, et la vie éternelle en vertu de cette rançon⁶². Mais le Christ est ainsi mort pour les élus, afin que par le mérite de sa mort d'une manière particulière [...] ils puissent obtenir infailliblement la foi et la vie éternelle⁶³.

Ainsi, en plus de mourir efficacement pour les élus, le Christ avait aussi l'intention de mourir conditionnellement pour tous. Comme Davenant l'a expliqué plus tard, « la volonté ou l'intention divine désigne parfois simplement le choix des moyens pour parvenir à une fin, bien qu'il n'existe en Dieu aucune volonté déterminée de produire cette fin par ces moyens »⁶⁴. Cela semble conjuguer l'insistance réformée sur une volonté unique et simple de Dieu et les distinctions arméniennes concernant la contingence ; c'est dans les grandes lignes la même *via media* que celle suggérée par l'évêque anglican John Overall dans un document influent, où il parle aussi

⁶⁰ *Acta*, 2, p. 78.

⁶¹ La première des trois « thèses hétérodoxes » rejetées par les Britanniques réfute également l'idée que la seule intention de Dieu en envoyant le Christ était « suspendue à l'acte contingent de la foi de l'homme » (*Acta*, 2, p. 81).

⁶² *The Collegial Suffrage of the Divines of Great Britain*, London, R. Milbourne, 1629, p. 47, ajoute « a payé une fois pour toute l'humanité ».

⁶³ *Acta*, 2, p. 79.

⁶⁴ Anthony Milton, *British Delegation*, p. 399.

d'une seconde « intention conditionnelle » de Dieu comme étant derrière la grâce générale de la promesse évangélique⁶⁵.

De plus, comme l'explique une lettre des théologiens britanniques à l'archevêque de Cantorbéry, il y a « quelques fruits de la mort du Christ, non compris dans le décret d'élection, mais accordés plus généralement, bien que limités à l'Eglise visible (à savoir des grâces véritables et spirituelles accompagnant l'Evangile, et accordées à quelques non-élus) »⁶⁶. Autrement dit, il y a des bienfaits spirituels indépendants de la conversion (comme ceux dont il est question en Hébreux 6.4-5) qui sont mérités par la croix et dispensés à ceux qui ne sont pas élus⁶⁷. Il faut toutefois noter qu'ils ne sont disponibles que « dans l'Eglise » (l'Eglise visible), selon les Britanniques⁶⁸. La Parole et l'Esprit sont inséparablement unis dans le ministère de la parole, affirmaient-ils, de sorte que lorsque l'Evangile est proclamé, l'Esprit est à l'œuvre, même parmi les non-élus. La Parole « s'insinue dans les recoins les plus secrets de l'âme » pour éveiller les croyants ou éventuellement endurcir les obstinés⁶⁹.

Beaucoup ont estimé que les Britanniques avaient joué un rôle majeur dans l'assouplissement des *Canons de Dordrecht* sur ce point de doctrine, en particulier concernant la suffisance et l'appel évangélique⁷⁰. De toute évidence, leurs points de vue ont été grandement respectés⁷¹ et ils se sont montrés utiles

⁶⁵ Cambridge University Library, MS Gg/1/29, fo. 6v.

⁶⁶ John Hales, *Golden Remains*, 2, p. 185.

⁶⁷ *Ibid.*, 2, p. 187.

⁶⁸ *Acta*, 2, p. 79.

⁶⁹ *Collegiat Suffrage*, p. 52. L'article III-IV, IX des *Canons de Dordrecht* semble refléter ce point de vue, lorsqu'il dit que « divers dons » sont conférés par Dieu à ceux qui sont appelés par le ministère de la Parole, même s'ils ne viennent pas au Christ.

⁷⁰ Peter White, *Predestination*, p. 191 ; Godfrey, “Tensions”, p. 263-264 ; et Moore, *English Hypothetical Universalism*, p. 213.

⁷¹ Le point de vue britannique est toujours placé en premier dans les textes développant les prises de position étrangères dans les *Acta*, ce qui indique une certaine mise à l'honneur.

dans la gestion de nombreux différends. Pourtant, les déclarations synodales finales sur la suffisance peuvent être comprises de manière satisfaisante comme reflétant l'opinion majoritaire du synode, sans supposer qu'un contrepois britannique ait été nécessaire pour compenser l'aversion des Genevois pour ce concept. En tout état de cause, les Britanniques n'ont pas utilisé la distinction classique suffisant-efficace dans leurs observations. Ils étaient divisés entre eux sur la question de savoir si le langage universel dans des versets tels que 1 Jean 2.2 (en partie repris dans leur livre de prière) devait être limité aux seuls élus⁷². Il se peut que cela n'ait pas non plus été défini dans les articles en raison des interrogations britanniques, mais là encore, il s'agit d'une spéculation⁷³.

Les questionnements britanniques sont probablement à l'origine de l'énoncé de la promesse évangélique de l'article II, v. Celui-ci n'étend toutefois pas la grâce au-delà des élus *per se*, comme Davenant l'aurait souhaité, ni ne propose une nouvelle alliance inconditionnelle pour les élus à côté d'une alliance évangélique conditionnelle pour tous⁷⁴, ni même n'associe la suffisance théorique à la proclamation universelle. Or ce que Davenant voulait protéger au moyen de sa théorie de la double intention, c'était l'idée que si certains ne sont pas sauvés, « cela vient d'eux seuls, et de la dureté de leur cœur repoussant les moyens du salut »⁷⁵. Les *Canons*, comme plusieurs délégations, ont exprimé exactement cela à l'article II, VI, sans qu'il soit nécessaire de postuler que la volonté éternelle de Dieu est soumise à la contingence ou à la conditionnalité. L'article II, VIII affirmait que « Dieu a voulu que Jésus-

⁷² John Hales, *Golden Remains*, 2, p. 101, 130-131 ; Anthony Milton, *British Delegation*, p. 215.

⁷³ Nicholas Tyacke, *Anti-Calvinists*, p. 98. Nous attendons une étude définitive par Sinnema et Milton des documents épars relatifs à la formation des *Canons*, qui nous éclaireront sur ces questions.

⁷⁴ Le schéma d'alliance de Davenant, tel que compris par Milton, *British Delegation*, p. 398-399.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 397, 401.

Christ [...] rachetât efficacement [...] tous ceux, et ceux-là seulement, qui de toute éternité ont été élus », mais cela offrait une porte de sortie à Davenant et d'autres en ne niant pas réellement une rédemption universelle ultimement *inefficace*, malgré le rachat efficace des élus⁷⁶. D'autres déclarations réformées sur le sujet étaient formulées de manière à exclure ce point de vue, mais Dordrecht s'est abstenu de le faire⁷⁷. Sans la pression britannique sur le synode sur ces points, les *Canons* n'auraient peut-être pas été aussi soigneusement énoncés.

Le délégué genevois Giovanni Diodati s'est plaint que les Anglais étaient « si scrupuleux et spéculatifs » sur ces questions et faisaient tant de difficultés qu'il avait fallu beaucoup de temps et d'efforts pour trouver « le point central »⁷⁸. Mais il ne voyait pas leur universalisme hypothétique comme une grave menace pour l'unité réformée⁷⁹. Walter Balcanquhall a rapporté à l'ambassadeur britannique, à la fin de toute la dispute, qu'en ce qui concernait l'expiation,

il n'y a pas eu d'accord aussi uniforme dans la manière de formuler ce deuxième article que pour le premier : mais il y a certainement eu un accord plus grand que ce qu'on pouvait espérer de la part d'un si grand nombre de savants concernant un article si difficile et controversé⁸⁰.

⁷⁶ Jonathan D. Moore, "The Extent of the Atonement", in *Drawn into Controversie : Reformed Theological Diversity and Debates within Seventeenth-Century British Puritanism*, sous dir. Michael A.G. Haykin et Mark Jones, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2011, p. 145-146.

⁷⁷ *Synopsis Purioris Theologiae*, Leiden, 1625, XXIX.xxix, dit : « La fin, l'objet et le pour qu'on (ou *cu*) de la satisfaction est seulement les élus et les vrais croyants. »

⁷⁸ MS Lullin 53, fols. 55r-55v.

⁷⁹ Nicolas Fomerod, "A Reappraisal of the Genevan Delegation", in *Revisiting the Synod of Dort, 1618-1619*, sous dir. Aza Goudriaan et Fred A. van Lieburg, Brill's Series in Church History 49, Leiden, Brill, 2011, p. 211.

⁸⁰ John Hales, *Golden Remains*, 2, p. 132.

III. Après le synode

Aussitôt après le synode, environ deux cents remonstrants ont été privés de leur droit de prêcher par les autorités. Un cinquième d'entre eux sont rentrés dans le rang par la suite et ont été réintégrés, tandis qu'environ soixante-dix ont accepté de ne pas prêcher ou enseigner mais de mener une vie tranquille en tant que citoyens privés. Les autres, qui ont refusé de suivre l'une ou l'autre de ces voies, ont été bannis des Provinces-Unies, qui pouvaient difficilement se permettre des conflits internes ou une guerre civile potentielle, alors que la trêve de douze ans avec l'Espagne prenait fin et que l'Europe se préparait à ce qui allait devenir la guerre de Trente Ans⁸¹. Pour achever sa consolidation du pouvoir dans les provinces fragmentées, le prince d'Orange a veillé à ce que son rival (et protecteur des arminiens) van Oldenbarnevelt soit exécuté avant que ce conflit sanglant et religieux n'éclate. Hugo Grotius a été emprisonné mais s'est rapidement évadé vers la France catholique romaine, où d'autres dirigeants arminiens ont également fui. Les délégations étrangères ont exhorté les Néerlandais à la douceur et à la paix au moment de leur départ et, en effet, la Fraternité des remonstrants a été ouvertement tolérée après quelques années, mais en dehors de l'Eglise nationale officielle.

L'Eglise réformée française, dont les délégués avaient été tenus à l'écart du synode, a adopté les *Canons* comme normatifs pour les Eglises et les universités⁸². Il y a également eu des tentatives en Angleterre, alors que l'arminianisme commençait à y faire son apparition, d'apporter la paix à l'Eglise en adoptant officiellement les *Canons* à côté des *Trente-Neuf*

⁸¹ Israel, *Dutch Republic*, p. 462-463 ; Spaans, "Religious Policies", p. 78 ; Archibald Harrison, *Beginnings of Arminianism to the Synod of Dort*, London, University of London Press, 1926, p. 287-288.

⁸² *Articles Agreed on in the National Synode of the Reformed Churches of France, Held at Charenton*, Oxford, imprimé par John Lichfield et James Short, 1624.

Articles, mais elles se sont finalement avérées infructueuses⁸³. En 1646, cependant, l'Assemblée de Westminster a débattu de la question de l'étendue de l'expiation et les divisions de Dordrecht ont jeté leur ombre sur les débats, avec la reconnaissance de toute une gamme d'opinions réformées⁸⁴. Les *Canons de Dordrecht* ont depuis lors été acceptés comme faisant partie de la composition confessionnelle de plusieurs dénominations et institutions du monde entier et, étant donné leur noble origine, sont souvent considérés comme une pierre de touche de l'orthodoxie réformée.

Le fait que les *Canons de Dordrecht* aient soigneusement laissé certaines questions en suspens et qu'ils aient été conçus de manière à permettre l'adhésion de Davenant et Ward est significatif. Il a été suggéré que Davenant adhérerait à une conception amyraldienne de l'ordre des décrets de Dieu – avant Amyraut. Il n'y a pas réellement de preuve à l'appui de cette supposition⁸⁵, mais il est clair que Davenant a adopté une variante de l'universalisme hypothétique réformé. Il n'est pas vrai que la position d'Overall-Davenant (partagée dans une large mesure par d'autres, comme l'archevêque Ussher) ait représenté la position définitive de l'Eglise d'Angleterre sur le sujet, comme le prétend Peter White⁸⁶. Les autres délégués britanniques ne le pensaient pas, pas plus que l'archevêque de

⁸³ Anthony Milton, *British Delegation*, p. 383. Nicholas Tyacke, *Anti-Calvinists*, p. 152, 170, 176-177.

⁸⁴ Voir mes deux chapitres sur l'Assemblée de Westminster in Lee Gatiss, *Cornerstones of Salvation: Foundations and Debates in the Reformed Tradition*, Welwyn, Evangelical Press, 2017, p. 117-158.

⁸⁵ Moore, *English Hypothetical Universalism*, p. 188, n. 74, contre Thomas, *Extent*, p. 151, 165.

⁸⁶ Peter White, *Predestination*, p. 191.

Cantorbéry⁸⁷. Il restait de nombreuses batailles à mener pour établir le point de vue officiel de l'Église anglicane⁸⁸.

Ceux qui ont adhéré depuis aux variantes réformées de l'universalisme hypothétique se sont parfois qualifiés de « calvinistes quatre points ou quatre points et demi ». Toutefois, cette désignation pourrait bien être techniquement inexacte pour certains. Malgré des désaccords avec d'autres délégations, Davenant et Ward ont souscrit volontiers à la déclaration initiale du « calvinisme cinq points ». Il est alors possible que d'autres, qui adoptent un point de vue moins « strict », non genevois, sur cette question, puissent aussi revendiquer, historiquement parlant, les cinq pétales de la TULIP(E). De toute évidence, Richard Baxter estimait être en accord avec Dordrecht, malgré son célèbre désaccord avec John Owen sur la question⁸⁹. Il a déclaré en effet que « les *décrets doctrinaux* du Synode de Dordrecht sont si modérés et bienfaisants que là où la violence a été écartée et la raison utilisée, beaucoup ont été pacifiés par eux »⁹⁰. Mais la question est de savoir si lui ou

⁸⁷ Anthony Milton, *British Delegation*, p. 215. George Carleton savait que certains évêques adhéraient à un point de vue plus arminien sur l'expiation, mais il confessa : « Je n'ai jamais pensé que leurs opinions étaient la doctrine de l'Église d'Angleterre. » (John Hales, *Golden Remains*, 2, p. 180)

⁸⁸ Voir Henry Hickman, *Historia Quinq-Articularis Excarticulata*, London, imprimé pour Robert Boulter, 1673. Pour le siècle suivant, Augustus Toplady, *Historic Proof of the Doctrinal Calvinism of the Church of England*, London, imprimé pour George Keith, 1774, est une défense classique des références réformées anglicanes sur ce point et sur d'autres.

⁸⁹ Dans *Richard Baxter's Confession of His Faith*, London, 1655, p. 25, Baxter écrit : « Dans l'article sur l'étendue de la rédemption, par rapport auquel je suis le plus suspecté et accusé [...] je souscris au Synode de Dordrecht, sans aucune exception, restriction ou interrogation quant aux termes employés. » Voir Hans Bowersma, *A Hot Pepper Corn : Richard Baxter's Doctrine of Justification in its Seventeenth-Century Context of Controversy*, 1993, repr., Vancouver, Regent College, 2004, p. 209-219.

⁹⁰ Richard Baxter, *The True History of Councils*, London, T. Parkhurst, 1682, p. 184. Cf. le point de vue de Baxter sur Dordrecht in *Catholicæ Theologiæ*, London, imprimé par Robert White, pour Nevill Simmons, 1675, I, i, p. 124-126 ; ii, p. 51-54 ; iii, p. 67-69 ; II, p. 57-59, 61, et *Universal Redemption of Mankind*, London, pour John Salusbury, 1694.

les universalistes hypothétiques d'aujourd'hui sont aussi prudents que les Britanniques à Dordrecht pour éviter la pente glissante de l'arminianisme, et si les réformés sont maintenant aussi disposés qu'à Dordrecht à tolérer une certaine diversité dans leurs solides débats internes, et à éviter également un hypercalvinisme faisant obstacle à l'évangélisation.

La prédication dominicale est-elle toujours pertinente ?

Olivier CHARVIN

Pasteur de l'Action biblique suisse au Locle (canton de Neuchâtel)

1. Une pratique remise en cause

Prêche la parole, insiste en toute occasion, favorable ou non, convaincs, reprends, exhorte, avec toute patience et en instruisant. (2Tm 4.2)¹

L'appel de l'apôtre Paul à prêcher la Parole a été suivi dans toutes les branches du christianisme, même si la prédication a été particulièrement mise à l'honneur dans le cadre du protestantisme. Marc Lienhard rapporte cette affirmation de Luther :

La communauté chrétienne ne doit jamais se rassembler sans que la Parole de Dieu y soit prêchée et priée, fût-ce de la manière la plus concise².

Pour Calvin, la prédication caractérise l'Eglise véritable, avec les sacrements³, et Zwingli a réorganisé le culte autour de

¹ Cité selon *La Bible, nouvelle version Segond révisée*, dite « Bible à la Colombe », Société Biblique Française, Paris, 1978. Toutes les citations bibliques sont issues de cette version.

² Marc Lienhard, « Lire, prêcher et interpréter la Bible dans le culte : les intentions des réformateurs », *Présence et rôle de la Bible dans la liturgie*, Martin Klöckener, Bruno Bürki, Arnaud Join-Lambert (éditeurs), Academic Press Fribourg, Editions Saint-Paul Fribourg, Fribourg (Suisse), 2006, p. 196.

³ Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, Kerygma/Excelsis, Aix-en-Provence/Charols, 2009, IV, I, 9.

la prédication⁴. La *Seconde Confession helvétique* considère « la prédication légitime et sincère de la Parole de Dieu »⁵ comme la manifestation principale de l'Église véritable. Aujourd'hui encore la prédication est décrite comme le « cœur du culte protestant »⁶ et occupe « une place importante »⁷ dans le culte évangélique.

Toutefois, les cultes protestants et évangéliques connaissent actuellement une évolution qui traduit une remise en cause du caractère central de la prédication. Signe visible de sa perte d'importance, sa durée est passée en un siècle de plus d'une heure à moins de vingt minutes dans la plupart des Églises protestantes⁸. Il est vrai que les cultes évangéliques ne connaissent pas tous cette tendance. Christophe Paya évoque des prédications « relativement longues »⁹, mais le caractère prééminent de la prédication tend à s'estomper. L'élément marquant du culte n'est plus le message, mais la louange qui marque plus facilement les esprits¹⁰. Henri Blocher exprime son inquiétude face au déclin de la prédication dans l'Église¹¹ et John Stott dénonce les attaques qui en font une pratique dépassée¹². Un mot résume les principaux reproches qui lui

⁴ Christophe Paya, *Au cœur de la louange*, Edifac/Excelsis, Vaux-sur-Seine/Charols, 2014, p. 58.

⁵ Henri Bullinger, *La Seconde Confession helvétique*, XVII, 11, in *La Revue réformée* 212 (2001/2).

⁶ Katie Badie, « Culte protestant », *Dictionnaire de théologie pratique*, sous dir. Christophe Paya, en collaboration avec Bernard Huck, Excelsis, Charols, 2011, p. 258.

⁷ Christophe Paya, « Culte évangélique », *Dictionnaire de théologie pratique*, p. 242.

⁸ Françoise Lautman, « La prédication comme rite : un statut contesté », *Ethnologie française* 37, 2007/HS, p. 110.

⁹ Christophe Paya, « Culte évangélique », *Dictionnaire de théologie pratique*, p. 242.

¹⁰ Christophe Paya, *Au cœur de la louange*, p. 12-14 ; Evert Van de Poll, « Prédication et culte », *Les Cahiers de l'école pastorale*, HS 12, p. 51-52.

¹¹ Henri Blocher, « De la prédication », *La Bible au microscope. Exégèse et théologie biblique du Nouveau Testament*, vol. 2, Edifac, Vaux-sur-Seine, 2010, p. 224.

¹² John Stott, *Le défi de la prédication. Transmettre la Parole de Dieu dans le monde d'aujourd'hui*, abrégé et mis à jour par Greg Scharf, Langham Partnership, Carsile, Cumbria (UK), 2014, p. 7-8.

sont adressés : l'ennui ! Henri Bacher parle de « puissant soporifique »¹³ distillé en chaire.

Essentielle au culte protestant pour les réformateurs, la prédication semble avoir perdu son importance au point que l'on s'interroge sur sa pertinence dans notre société, bien différente de celle du XVI^e siècle. Certaines Eglises de Suisse romande cherchent à diversifier les formes avec des prédications raccourcies et à plusieurs voix¹⁴, ou proposent même des cultes sans prédication une fois par mois en valorisant le chant et la méditation¹⁵. Il s'agit de rendre actifs tous les participants et d'attirer des personnes qui ne fréquentent pas les lieux de culte.

2. Redécouvrir la prédication

La prédication dans le culte

Le témoignage biblique nous apprend que les premiers chrétiens se retrouvaient au Temple (Ac 2.46 ; 5.42 ; Lc 24.53), où l'Écriture était lue et probablement discutée¹⁶, et dans des maisons privées¹⁷. La lecture et le commentaire des Écritures sont aussi des pratiques synagogales attestées au

¹³ Henri Bacher, « Lettre ouverte aux prédicateurs », <http://www.eglise-numerique.org/2014/08/lettre-ouverte-aux-predicateurs.html> (consulté le 2 janvier 2016).

¹⁴ Henri Bacher, « Culte expérimental n° 1 », http://www.dailymotion.com/video/xcm5q7_culte-experimental-n-1_webcam (consulté le 8 avril 2016).

¹⁵ « Culte dans le style de Taizé », <http://saintcergue.eerv.ch/culte-dans-le-style-de-taize/> (consulté le 8 avril 2016).

¹⁶ Innocent Himbaza, « L'utilisation de l'Écriture dans le culte juif au début de l'ère chrétienne », *Présence et rôle de la Bible dans la liturgie, op. cit.*, p. 25.

¹⁷ Oscar Cullmann, *La foi et le culte de l'Église primitive*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel (Suisse), 1963, p. 107, et Marcel Metzger, *Histoire de la liturgie. Les grandes étapes*, Desclée de Brouwer, Paris, 1994, p. 39, donnent plusieurs exemples tirés des Écritures (Ac 1.13 ; 2.46 ; 5.42 ; 12.12 ; 16.15, 40 ; 20.20 ; Rm 16.5 ; 1Co 16.19 ; Col 4.15 ; Phm 2).

1^{er} siècle¹⁸, vraisemblablement reprises par les premières communautés chrétiennes, qui ont ajouté à cette liturgie la lecture des lettres apostoliques¹⁹, puis de responsables comme Clément de Rome²⁰. Les premières rencontres chrétiennes (Ac 2.42) montrent une continuité remarquable avec les pratiques de la synagogue, « lieu d'enseignement », « lieu de prières » et « lieu de rassemblement de vie communautaire où l'on prenait des repas »²¹. Si les chrétiens de Jérusalem se réunissaient quotidiennement (Ac 2.46), un jour spécifique est rapidement mis à part (Ac 20.7 ; 1Co 16.2) : le premier jour de la semaine, qui rappelle la résurrection de Christ²².

L'exhortation de Paul aux Corinthiens, « que tout se fasse pour l'édification » (1Co 14.26), dans un contexte communautaire, montre clairement la priorité scripturaire donnée à l'enseignement dans le culte chrétien. Paul souligne aussi que notre liberté chrétienne doit être utilisée avec sagesse : « Tout est permis, mais tout n'est pas utile ; tout est permis, mais tout n'édifie pas. » (1Co 10.23)²³ Annie Bergèse dénonce, à juste titre, une certaine spiritualité évangélique qui veut faire du culte un temps de bien-être personnel au sens immédiat et restreint du terme, oubliant les notions d'obéissance et de renoncement personnel²⁴.

¹⁸ Innocent Himbaza, *op. cit.*, p. 28.

¹⁹ Cette pratique est encouragée par Paul en Col 4.16, 1Th 1.3 et, par extension, par la parole en Ap 1.3.

²⁰ Matthieu Collin, « La Bible dans la liturgie chrétienne des premiers siècles », *Présence et rôle de la Bible dans la liturgie*, Martin Klöckener, Bruno Bürki, Arnaud Join-Lambert (éditeurs), Academic Press Fribourg, Editions Saint-Paul Fribourg, Fribourg (Suisse), 2006, p. 48-49.

²¹ B. Huck, *Dictionnaire de théologie pratique*, p. 10-11, souligne aussi que Jc 2.2 utilise le mot « synagogue » pour désigner l'Eglise locale, renforçant encore la parenté entre les deux institutions.

²² Oscar Cullmann, *op. cit.*, p. 108.

²³ Ce texte ne concerne pas directement le rassemblement de l'Eglise, mais il est possible d'extrapoler au domaine du culte le principe donné par Paul dans le cadre des viandes sacrifiées aux idoles.

²⁴ Annie Bergèse, « Identité protestante et spiritualité communautaire. Entre spiritualité et liturgie », *La Revue réformée* 239 (2006/4), p. 88-89.

David Peterson conclut sa théologie biblique de l'adoration en soulignant que le culte est centré sur Dieu et qu'il a pour but l'édification du corps dans chacune de ses composantes²⁵. Le culte est un « moyen de grâce », un moyen privilégié par lequel Dieu communique ses bienfaits²⁶. Paul rappelle aux Romains la nécessité que la Parole de Dieu soit prêchée pour susciter la foi (Rm 10.14-17), tandis que Jacques et Pierre soulignent le rôle essentiel des Ecritures dans la croissance chrétienne (Jc 1.18 ; 1P 1.23-24). C'est pourquoi Paul exhorte Timothée à vivre en « ouvrier [...] qui dispense avec droiture la parole de la vérité » (2Tm 2.15), étant ainsi, par sa prédication, un canal par lequel Dieu déverse sa grâce sur ses auditeurs.

Loin d'opposer adoration et édification, Peterson affirme que l'enseignement de l'Ecriture conduit les païens à louer Dieu pour ses bontés (Rm 15.9)²⁷, montrant ainsi que l'adoration authentique se nourrit de l'enseignement scripturaire. Il est donc légitime de mettre la prédication au centre du culte, les autres éléments étant sous sa dépendance. C'est le moment du culte où Dieu parle à son peuple²⁸.

Pourtant, l'intention de laisser une grande place à la prédication s'efface devant les attentes des participants et le désir d'un culte qui soit attrayant et varié. Certains cultes évangéliques sont tellement denses que les personnes présentes n'ont plus assez d'énergie pour suivre attentivement la prédication après une première partie trop longue²⁹. Il y a plus de quatre siècles, Bullinger avertissait déjà contre les dangers d'un culte qui ne tient pas compte des limites humaines :

²⁵ David Peterson, *En Esprit et en vérité. Théologie biblique de l'adoration*, Excelsis, Charols, 2005, p. 300.

²⁶ *Le petit catéchisme de Westminster*, questions 88-90, évoque la prière, les sacrements et la parole, notamment par le moyen de la prédication.

²⁷ D. Peterson, *op. cit.*, p. 188.

²⁸ P. Clowney, *L'Eglise*, coll. Théologie, Excelsis, Cléon d'Andran, 2000, p. 135 ; Ch. Paya, *Au cœur de la louange*, p. 53.

²⁹ Christophe Paya, « Culte évangélique », *Dictionnaire de théologie pratique*, p. 246.

Que la plus grande partie du culte soit donc consacrée à l'enseignement de l'Évangile, et que l'on veille à ce que ceux qui sont présents au culte ne se lassent pas à cause des prières fastidieuses. Autrement, au moment de la prédication de l'Évangile, les auditeurs risquent de souhaiter partir, par fatigue, ou désirer que le culte s'achève³⁰.

Depuis quelques décennies, ce ne sont plus de longues prières qui fatiguent les gens, mais la place laissée au temps « de louange », qui limite la durée de la prédication. Les Églises baptistes réunies à Berlin ont déclaré que « la musique devient un spectacle glorifiant nos talents, au lieu de rendre gloire au Seigneur et de conduire son peuple à l'adoration »³¹.

Malgré de bonnes intentions, la prédication souffre de la « concurrence » des autres éléments du culte. Les Églises évangéliques, qui se caractérisent souvent par une réflexion liturgique faible et une louange développée, sont particulièrement vulnérables à ce travers, surtout si les deux parties du culte ne sont pas coordonnées entre elles. L'assemblée vit en quelque sorte deux cultes, l'un plus festif, centré sur la musique, l'autre plus sérieux, où l'enseignant proclame le message de l'Évangile.

La nécessité de la prédication

Calvin fustige ceux qui pensent pouvoir se passer de la prédication et se contentent de leur propre lecture des Écritures³². La *Seconde Confession helvétique* rappelle que la lecture personnelle de la Bible ne saurait se substituer à la prédication publique, pratique qui remonte aux temps apostoliques³³. Si le salut est individuel, Jésus bâtit son « Église » (Mt 16.18), terme

³⁰ Henri Bullinger, *La Seconde Confession helvétique*, XXIII, 3.

³¹ « Déclaration de Berlin sur le culte », *Les Cahiers de l'école pastorale* 35 (2000/1), p. 4.

³² Calvin, *IRC*, IV, I, 5.

³³ Henri Bullinger, *La Seconde Confession helvétique*, XXII, 1.

qui évoque le peuple de Dieu rassemblé³⁴ et montre le caractère communautaire du projet divin, qui s'oppose à l'individualisme occidental actuel.

Evert Van de Poll déplore la tendance de certains chrétiens à considérer le culte comme « un supermarché où chacun remplit son propre caddy »³⁵, ce qui conduit à ne s'intéresser qu'à tel ou tel élément du culte selon ses envies personnelles. Une telle attitude dénote un certain orgueil, surtout lorsqu'elle s'accompagne d'un refus d'écouter les prédicateurs que Dieu donne à l'Eglise. S'exposer régulièrement à la prédication permet à l'auditeur d'être transformé par la pensée de Dieu plutôt que par la société qui l'entoure ou les thèmes favoris d'un prédicateur populaire sur internet. Les liens privilégiés du prédicateur avec ses auditeurs permettent à ces derniers de savoir à qui ils ont affaire. Les ressources chrétiennes sur internet n'offrent pas les mêmes garanties, celles-ci n'étant généralement pas évaluées par une instance digne de confiance³⁶.

La prédication se nourrit aussi du lien qui existe entre l'enseignant et son auditoire, puisqu'elle a normalement été préparée pour une assemblée particulière et un jour précis. Elle revêt un caractère plus personnel qu'un message lu dans un recueil³⁷. Cet aspect plus personnel concerne aussi le prédicateur, qui démontre par sa vie la pertinence de ce qu'il enseigne et incarne les vérités présentées. Augustin affirme que la conduite est plus importante que l'art oratoire³⁸, tandis que Spener rappelle la nécessité pour les étudiants en

³⁴ Richard Thomas France, *L'Évangile de Matthieu*, t. 2, Edifac, Vaux-sur-Seine, 2000, p. 63.

³⁵ E. Van de Poll, *op. cit.*, p. 51.

³⁶ Antonio Spadaro, *Cyberthéologie. Penser le christianisme à l'heure d'internet*, Lessius, Bruxelles, 2014, p. 41.

³⁷ Hans-Christoph Askani, « Le pasteur. Témoin de la vérité ? », *Études théologiques et religieuses* 85 (2010/4), p. 521.

³⁸ Albert Verwilghen, « Rhétorique et prédication chez Augustin », *Nouvelle Revue théologique* 120 (1998/2), p. 237, rapporte cette citation : « Il est éloquent celui dont la vie est une prédication. »

théologie de mener une vie en accord avec l'Écriture pour se préparer à être des « modèles du troupeau »³⁹, de bonnes connaissances ne suffisant pas pour bien enseigner.

3. Renouveler la prédication

Sans prétendre à l'exhaustivité, nous désirons formuler quelques pistes concrètes concernant le message, le prédicateur et l'Église.

La forme du message

Une nécessaire clarté

Paul a exhorté les Corinthiens à ne pas parler en langues incompréhensibles afin que l'assemblée soit édifiée par des chants, des prières et des prophéties qui peuvent instruire chacun (1Co 14.3-5, 14-19). Par analogie, le prédicateur qui désire être compris de son auditoire se doit de soigner non seulement le contenu de son message, mais aussi la manière de le communiquer. Le caractère oral de la prédication nécessite de travailler spécifiquement ce mode d'expression⁴⁰.

Le langage doit être suffisamment clair pour être compris par les personnes présentes. Spener met en garde contre le désir de prêcher de manière savante alors que l'orateur doit plutôt s'adapter aux auditeurs, cherchant à être compris par les gens simples, souvent plus nombreux que les personnes plus cultivées⁴¹. Pierre Marcel exhorte à une sobriété de paroles, en évitant les digressions savantes inutiles, et à viser une

³⁹ Philipp Jacob Spener, *Pia desideria*, Arfuyen, Paris, 1990, p. 82.

⁴⁰ Bernard Reymond, *De vive voix. Oraliture et prédication*, Pratiques n° 18, Labor et Fides, Genève, 1998, p. 105.

⁴¹ Spener, *op. cit.*, p. 90.

« simplicité de langage »⁴² qui favorise une bonne compréhension de ce qui est exposé.

S'impliquer émotionnellement

Pour Augustin,

le prédicateur doit avoir pour triple objectif d'instruire, de plaire et d'évoquer. Instruire est une nécessité, plaire est un agrément, évoquer une victoire. Le premier de ces objectifs concerne les idées que nous énonçons, les deux autres, la manière de les exprimer⁴³.

Martyn Lloyd Jones estime qu'il ne faut pas avoir peur des émotions lorsqu'on annonce les merveilleuses vérités de l'Évangile, mais il ajoute que prêcher n'est pas jouer un rôle comme un acteur, ce qui serait de l'hypocrisie⁴⁴. Stuart Olyott encourage le prédicateur à s'identifier aux émotions que ses auditeurs sont censés ressentir (la joie, la peine ou la colère face au mal), afin de mieux les convaincre du message qu'il désire transmettre. Le prédicateur doit néanmoins prendre garde à la tentation de la surenchère émotionnelle. À l'ère médiatique, avec le modèle renvoyé par la télévision ou les médias électroniques, il est facile de privilégier une forme plus adaptée au sensationnalisme qu'à la proclamation sincère de la vérité biblique⁴⁵.

La prédication ne doit ni se contenter de donner de simples informations ni imiter le sensationnalisme de certains médias. L'apôtre Paul « suppliait » ses lecteurs d'être réconciliés avec

⁴² Pierre Marcel, « L'actualité de la prédication », *La Revue réformée* 7 (1951/3), p. 65. Jean-Jacques von Allmen, *Célébrer le salut. Doctrine et pratique du culte chrétien*, Editions du Cerf, Labor et Fides, Paris, Genève, 1984, p. 124-125, étend cette demande de « simplicité » à tout le culte.

⁴³ Marie-Anne Vannier, « La prédication chez Augustin et Eckhart », *Nouvelle Revue théologique* 127 (2005/2), p. 185-186.

⁴⁴ Martyn Lloyd-Jones, *Preaching and Preachers*, Zondervan Publishing House, Grand Rapids, 1971, p. 94.

⁴⁵ R. Gelin, « Prédication », *Dictionnaire de théologie pratique*, p. 546.

Christ (2Co 5.20). Un tel message ne saurait être prononcé de manière détachée.

Illustrer

Multiplier les illustrations facilite également la compréhension. Les auteurs du Nouveau Testament enseignent souvent les vérités spirituelles à partir de réalités concrètes et d'images. Comme l'observe Luther :

Si l'on prêche sur un article de la justification, les gens dorment et toussent. Si l'on raconte des histoires, ou que l'on donne des exemples, les oreilles se dressent dans une écoute attentive et silencieuse⁴⁶.

Les récits de vie sont très appréciés des auditeurs, même s'il faut les utiliser avec prudence, ce qu'une personne a vécu n'étant pas toujours transposable dans la vie des autres.

Le contenu du message

L'Écriture... toute l'Écriture

L'exposition des Écritures était déjà pratiquée plus de quatre siècles avant Jésus-Christ par le scribe Esdras, qui expliquait le sens de la loi au peuple rassemblé (Né 8)⁴⁷. C'était aussi l'habitude d'Augustin, comme le souligne Verwilghen :

La prédication augustinienne tient presque exclusivement à l'enseignement et à l'interprétation de l'Écriture. Tout prédicateur doit comprendre l'Écriture, la connaître autant que possible par cœur et être capable de la présenter en termes éloquents⁴⁸.

⁴⁶ Cité par B. Reymond, *op. cit.*, p. 116.

⁴⁷ Henri Blocher, *op. cit.*, p. 230.

⁴⁸ A. Verwilghen, *op. cit.*, p. 238.

Le prédicateur doit donc enseigner le message biblique et montrer son actualité⁴⁹. Et il doit l'exposer dans son intégralité, sans se limiter à ses textes préférés. Douglas Kelly observe que l'Ancien Testament a été particulièrement négligé au cours du XX^e siècle par les prédicateurs évangéliques⁵⁰. Emile Nicole encourage une utilisation plus régulière de l'Ancien Testament comme texte principal, et non seulement comme complément au texte du Nouveau Testament⁵¹.

La prédication textuelle suivie consiste à faire une série de prédications sur un livre biblique entier. C'était ce que faisait Calvin à Genève, selon le schéma suivant :

Prière, bref résumé du sermon précédent, présentation des éléments exégétiques nécessaires, exposé de la signification originelle, application à la vie de la congrégation, exhortation à l'obéissance, prière⁵².

Ce type d'enseignement, lorsqu'il est correctement dispensé, donne une vue d'ensemble des livres bibliques et oblige le prédicateur à aborder des passages peu enseignés.

La Loi et l'Évangile

Il faut enseigner non seulement que Dieu ordonne ce qui est juste, mais qu'il donne les moyens de vivre selon ses exigences, ce qui est impossible à l'être humain livré à lui-même. Jay Adams propose à ce sujet un test utile : « Si le sermon que vous prêchez convient aux membres d'une synagogue ou d'une communauté unitarienne, alors il pose un vrai

⁴⁹ P. Marcel, *op. cit.*, p. 45.

⁵⁰ Douglas F. Kelly, « Prêcher le dessein de Dieu dans sa totalité (2) », *La Revue réformée* 199 (1998/3), p. 6.

⁵¹ Emile Nicole, « Prêcher sur l'Ancien Testament », *Les Cahiers de l'école pastorale*, HS 12, p. 33.

⁵² R. Gelin, *op. cit.*, p. 544.

problème. »⁵³ Bryan Chapell recommande, lorsqu'on prêche l'obéissance aux commandements divins, d'indiquer également les ressources permettant de les mettre en pratique :

On ne devrait pas prêcher les exigences de Dieu indépendamment de la grâce de Dieu, car Dieu donne lui-même la sainteté qu'il exige. Si l'on néglige les moyens de grâce, alors on supprime toute possibilité d'obéissance⁵⁴.

L'action divine dans la vie du croyant n'empêche toutefois pas l'appel à l'implication personnelle des auditeurs dans la mise en œuvre des vérités bibliques. L'apôtre Pierre, après avoir rappelé les dons de Dieu aux destinataires de sa lettre, poursuit par cette exhortation : « Faites tous vos efforts... » (2P 1.5) L'annonce de la grâce de Dieu n'annule pas l'appel à la sainteté, mais encourage à une mise en œuvre confiante des vérités enseignées.

L'autorité de la prédication

Un enseignement fidèle à l'Écriture doit être perçu comme parole de Dieu. Augustin encourage ses auditeurs à ne pas s'arrêter à ses talents oratoires : « Ne vous préoccupez pas de moi, mais de la Parole de Dieu. »⁵⁵ La *Seconde Confession helvétique* invite à recevoir la prédication comme venant de Dieu :

Lorsque, à présent, cette Parole de Dieu est annoncée dans l'Église par des prédicateurs légitimement appelés, nous croyons que c'est la véritable Parole de Dieu qu'ils annoncent, et que les fidèles reçoivent (I, 4).

Blocher s'appuie sur la continuité des ministères en 1 Corinthiens 12, les enseignants succédant aux apôtres et aux

⁵³ Jay Adams, *Preaching with Purpose. A Comprehensive Textbook on Biblical Preaching*, Baker Book, Grand Rapids, 1982, p. 147, cité par Bryan Chapell, *Prêcher. L'art et la manière*, Coll. Diakonos, Excelsis, Charols, 2009, p. 311.

⁵⁴ Bryan Chapell, *op. cit.*, p. 338.

⁵⁵ Cité par A. Verwilghen, *op. cit.*, p. 239-240.

prophètes, pour affirmer l'autorité de la prédication⁵⁶. Il rappelle néanmoins que le prédicateur n'est pas infallible. Les auditeurs doivent donc faire preuve de discernement et de sens critique lorsqu'ils écoutent la prédication⁵⁷. Celle-ci ne doit être reçue que dans la mesure où elle est conforme à la Parole de Dieu.

Une prédication orientée vers la pratique

Lorsqu'il affirme l'inspiration divine de l'Écriture, Paul en souligne aussi la finalité pratique : « Toute Écriture est inspirée de Dieu et utile... » (2Tm 3.16-17) La prédication doit donc présenter des applications et encourager la mise en pratique des vérités bibliques. Chapell formule cela de la manière suivante : « Nous ne sommes pas seulement des ministres de l'information ; nous sommes des ministres de la transformation. »⁵⁸ De même, Timothy Keller souligne que le but de la prédication n'est pas seulement de produire des convictions, mais des vies renouvelées par la puissance transformatrice de l'Évangile⁵⁹.

La prédication doit donner des directives aux auditeurs pour leur propre existence : « Il s'agit de porter sur la réalité vécue et éprouvée par les auditeurs l'éclairage de la lumière de l'Évangile. »⁶⁰ Radcliffe met en garde les prédicateurs contre leur tendance à enjoliver la réalité et à donner une fausse image de la vie chrétienne. Il les invite à tenir compte de manière réaliste de leurs propres luttes et difficultés, ainsi que de la complexité de la vie humaine⁶¹.

⁵⁶ Henri Blocher, *op. cit.*, p. 232.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 235.

⁵⁸ Bryan Chapell, *op. cit.*, p. 51.

⁵⁹ Timothy Keller, *Une Église centrée sur l'Évangile. La dynamique d'un ministère équilibré au cœur des villes d'aujourd'hui*, Excelsis, Charols, 2015, p. 70.

⁶⁰ R. Gelin, *op. cit.*, p. 549.

⁶¹ Timothy Radcliffe, « Prédication : sortir de l'ennui ! », *Études* 398, 2003/1, p. 69-70.

Progresser dans le ministère de prédicateur

Que les anciens qui président bien soient jugés dignes d'un double honneur, surtout ceux qui prennent de la peine à la prédication et à l'enseignement. (1Tm 5.17)

Selon Samuel Bénétreau, le verbe traduit par « prendre de la peine » dans ce verset (*λεπιαό*) « n'implique pas nécessairement une souffrance, mais au moins un engagement et une assiduité qui peuvent être parfois ressentis comme éprouvants »⁶². Le prédicateur consciencieux reste ouvert aux améliorations possibles de son enseignement et recherche l'excellence dans sa pratique. Il fait sienne l'exhortation de Paul à Timothée : « Applique-toi et sois tout entier à cette tâche, afin que tes progrès soient évidents pour tous. » (1Tm 4.15) Il est donc nécessaire de continuer à se former, en lisant des ouvrages sur la prédication ou en suivant des formations comme « Prêche la Parole »⁶³, qui valorise la prédication textuelle suivie et organise des rencontres combinant théorie et pratique.

Le prédicateur et son auditoire

La chaire ne peut être le lieu pour régler ses comptes avec l'assemblée ou certains de ses membres. Le prédicateur doit veiller à ne pas tomber dans ce travers, tout en cherchant à rendre ses messages pertinents pour son auditoire. Connaître les préoccupations ou les défis des personnes permet de trouver des applications ou des exemples plus appropriés.

Devant son auditoire, le prédicateur gagne également à reconnaître ses limites et faiblesses personnelles. Sans multiplier les détails intimes, admettre ses propres difficultés et

⁶² Samuel Bénétreau, *Les épîtres pastorales. 1 et 2 Timothée, Tite*, Edifac, Vaux-sur-Seine, 2007, p. 244-245.

⁶³ Il existe des rencontres nationales annuelles qui encouragent à la prédication textuelle et des groupes locaux plus axés sur la pratique et l'évaluation de ses propres prédications par ses pairs (www.prechelaparole.fr).

présenter les moyens mis en œuvre pour tenter de les surmonter rendent le message plus accessible. Cette vulnérabilité affichée peut donner lieu à des entretiens plus profonds après un enseignement. L'Évangile ainsi prêché montre la réalité de la vie chrétienne, jalonnée de victoires et de défaites, et rappelle aux auditeurs que chacun a quotidiennement besoin de la grâce de Dieu et de l'œuvre intérieure du Saint-Esprit pour progresser. Les grands personnages de l'Ancien Testament, comme Abraham ou David, ne sont pas idéalisés dans les Écritures, bien au contraire. Leurs chutes tout comme leurs victoires y sont consignées pour notre instruction.

La dépendance vis-à-vis du Saint-Esprit

La préparation du message peut facilement être une suite de techniques d'analyse, suivie de la présentation du contenu d'un texte en s'appuyant sur sa propre expérience d'orateur. Cette manière de procéder, très mécanique, néglige les enjeux spirituels et l'œuvre transformative du Saint-Esprit, indispensable pour que la prédication atteigne son but. Azurdia rappelle la nécessité d'expérimenter l'action de Dieu par sa Parole dans sa propre vie avant de l'enseigner⁶⁴.

Le prédicateur se place ainsi sous la dépendance divine, reconnaissant l'œuvre indispensable du Saint-Esprit dans les cœurs. Il sait aussi que tout changement consécutif à sa prédication ne peut être un sujet de gloire personnelle, Dieu seul pouvant transformer l'existence des auditeurs⁶⁵. L'objectif du prédicateur n'est donc ni le succès, ni l'approbation, mais la fidélité au texte et l'adaptation à l'auditoire dans la dépendance la plus étroite possible vis-à-vis du Saint-Esprit.

La prise de conscience du rôle du Saint-Esprit encourage le prédicateur à prier tout au long de sa préparation et pour la

⁶⁴ A. Azurdia, *Prêcher dans la puissance de l'Esprit*, Europresse, Chalon-sur-Saône, 2000, p. 38.

⁶⁵ Henri Bullinger, *La Seconde Confession helvétique*, XVIII, 2.

réception du message proclamé. L'habitude de prêcher et le manque de temps disponible peuvent conduire à négliger cet aspect de la prédication, ce qui a pour effet de transformer cette dernière en un simple discours humain.

Marcel distingue le sermon écrit de la prédication orale. Cette dernière nécessite un abandon à la liberté de l'Esprit, qui transforme le messager et le rend apte à communiquer le message avec force et clarté :

Quand, en prêchant, un homme s'abandonne à la liberté de l'Esprit, il constate que ses facultés sont développées au-dessus de sa normale habituelle ; la liberté est donnée, non seulement à son âme, mais à sa langue ; sa pénétration d'esprit est plus grande, sa faculté de se représenter les choses est plus profonde ; la vérité prend une plus grande puissance sur son âme ; sa foi est plus intense ; il se sent pris dans une vivante et compacte réalité. Ses sentiments sont plus vifs et envahissent spontanément son cœur. Il en vient à penser les pensées du Christ, à éprouver les sentiments et les émotions du Christ ; il a conscience de faire les œuvres du Christ, avec lui et comme lui (Jn 14.12)⁶⁶.

L'événement de la prédication, parole qui s'adresse à un auditoire donné à un moment donné, ne peut être correctement vécu sans une réelle dépendance vis-à-vis du Saint-Esprit. Cette dépendance n'exclut pas des notes rédigées avec soin, dans une réelle volonté de soumission à Dieu et en étant conscient que la préparation peut être remise en cause par une conviction claire du Saint-Esprit.

Le rôle des auditeurs

L'attitude des auditeurs influence la manière dont l'exposition de la Parole de Dieu est vécue par l'assemblée. Tout comme l'apôtre Paul demandait la prière pour qu'il annonce la Parole de Dieu de manière appropriée (Ep 6.19-20), le

⁶⁶ Pierre Marcel, *op. cit.*, p. 79.

prédicateur peut aussi solliciter le soutien de l'assemblée. Stott souligne que Paul « était suffisamment sage pour être conscient de son propre besoin de forces face à l'ennemi, et suffisamment humble pour demander à ses amis de prier avec lui et pour lui »⁶⁷.

La responsabilité des auditeurs ne s'arrête pourtant pas à la prière avant le culte. Puisque la prédication est la proclamation de la Parole de Dieu, l'écoute n'est pas une question de politesse, d'envie personnelle ou d'affinité avec le prédicateur, mais un témoignage de la soumission de l'auditeur à cette Parole, une manière pour ce dernier de montrer sa foi face à la Parole de Dieu elle-même. La *Confession de foi de Westminster* affirme que « l'écoute attentive de la Parole dans l'obéissance à Dieu »⁶⁸ fait partie du culte, rendant les auditeurs acteurs et responsables. Dominique Angers prône une écoute humble, tout en gardant un certain sens critique par rapport à ce qui est enseigné, à l'image des Béréens (Ac 17.11)⁶⁹. Il déplore que le temps de la prédication ressemble trop souvent à un « tribunal » où le message est évalué selon des critères de préférence personnelle, attitude typique de la société de consommation qui vit le culte comme un divertissement⁷⁰.

Conclusion

Certaines remises en cause de la prédication sont compréhensibles, surtout lorsque celle-ci s'écarte de l'Évangile ou est déconnectée de la vie des auditeurs. Mais la réponse scripturaire ne consiste pas à écarter la prédication, mais à proclamer

⁶⁷ John Stott, *La lettre aux Ephésiens. Vers une nouvelle société*, Editions Grâce et Vérité, Mulhouse, 1995, p. 283.

⁶⁸ *Confession de foi de Westminster*, XXI, 5.

⁶⁹ Dominique Angers, « Comment écouter une prédication », conférence donnée à l'Institut biblique de Genève, le 8 octobre 2012, dans le cadre du séminaire « Veille sur toi-même et sur ton enseignement avec persévérance ».

⁷⁰ *Ibid.*

un message conforme à l'Evangile et en prise avec les réalités actuelles. Lorsque l'Eglise met la prédication au cœur du culte chrétien, elle manifeste sa confiance dans les moyens de grâce que Dieu a prescrits pour sa croissance spirituelle, ainsi que sa dépendance vis-à-vis du Saint-Esprit.

L'éloquence sacrée¹

Messieurs les étudiants,

Bien que l'art de la récitation dépende plus de la pratique que de la théorie, il a pourtant certaines règles, qu'il faut avoir présentes à la pensée pour se livrer avec fruit aux exercices qu'il exige et qui font l'objet de ce cours. Je crois devoir, en commençant nos leçons de cette année, vous exposer ces règles, ou pour mieux dire vous les remettre en mémoire. Je me borne ici à quelques aperçus généraux qui peuvent entrer dans les limites d'un discours, et qui trouvent leur application partout.

Considérations générales sur l'art de la récitation

L'importance de la récitation

Il est à peine nécessaire que je vous rappelle l'importance d'un bon débit. Entre tous les moyens humains, il n'en est aucun qui contribue plus à fixer l'attention des hommes et à remuer leurs cœurs. Tel discours qui, débité avec emphase ou avec monotonie, laisse l'auditeur froid et semble l'inviter à la distraction, l'eût attaché, convaincu, attendri, s'il eût été prononcé avec l'accent de l'âme et les intonations que la nature enseigne au sentiment et à la raison. On a beau dire que c'est là un point de forme, dont l'orateur chrétien ne doit pas trop

¹ Discours prononcé par Adolphe Monod le 26 novembre 1840 à l'ouverture d'un cours de débit oratoire à la Faculté de théologie de Montauban. Première publication dans la *Revue théologique*, 1^{re} année, n° 4, mai et juin 1841.

N.D.E. : Certains sous-titres ont été ajoutés par nos soins. Nous remercions le pasteur David Vaughn d'avoir attiré notre attention sur ce texte.

se préoccuper. Quand le débit serait une chose secondaire pour l'orateur, ce qui n'est pas, car l'état de l'âme y a plus de part qu'on n'a coutume de se l'imaginer, il aurait toujours une importance capitale pour l'auditeur, puisqu'il influe si puissamment sur ses pensées et ses dispositions. Croyez-en deux hommes qui devaient s'y connaître, Démosthène et Massillon. Plus les genres d'éloquence où chacun d'eux a excellé sont différents, plus il y a de force dans le témoignage qu'ils rendent l'un et l'autre à la puissance du débit et de l'action oratoire. On demandait à Démosthène quelle est la première qualité de l'orateur : « C'est l'action, répondit-il. Et la deuxième ? L'action. Et la troisième ? L'action. » Massillon en jugeait de même, puisqu'il dit un jour à une personne qui lui avait demandé quel était, selon lui, le meilleur de ses sermons : « C'est celui que je sais le mieux. » Pourquoi cela, si ce n'est parce que celui qu'il savait le mieux était aussi celui qu'il récitait le mieux ? Il est permis de croire que ces deux grands maîtres de l'art ont exagéré leur pensée pour la rendre plus frappante, mais le fond en est parfaitement juste. Ce n'est pas seulement une opinion vraie : c'est un fait d'expérience et qu'on ne saurait contester.

Ce que nous venons de dire n'a rien qui doive effaroucher une âme pieuse. La vraie piété ne nous interdit pas l'usage des facultés naturelles que Dieu nous a départies ; mais elle nous commande d'en user pour sa gloire et pour le bien de nos semblables. Ce que Bossuet a si bien dit des serviteurs inspirés de Dieu s'applique à plus forte raison à tous les autres : « La vraie sagesse se sert de tout, et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains, qui viennent aussi de lui à leur manière. » *S'abstenir*, c'est le mot de la morale mystique ; celui de la morale évangélique, c'est *sanctifier*. Et assurément le second est au-dessus du premier, car pour s'abstenir il suffit de se défier, mais pour sanctifier il faut croire. Exercez-vous sans scrupule, Messieurs, à l'art de la parole et du débit : mais que ce soit dans un esprit chrétien. Que l'art de

réciter soit pour vous, non un *but*, mais un *moyen*. Si vous ne vous proposez d'autre but en vous appliquant à bien réciter que la récitation elle-même, et les louanges que le monde prodigue à ceux qui parlent bien, vous n'êtes plus prédicateur ; vous n'êtes plus même orateur ; vous êtes acteur. Mais si vous cultivez la parole comme un moyen de glorifier Dieu et de faire du bien aux hommes, vous remplissez un devoir ; et plus vous y aurez apporté d'ardeur et de travail, plus aussi vous pourrez implorer avec confiance cette grâce sans laquelle le plus éloquent « n'est qu'un airain qui résonne et une cymbale qui retentit ».

La difficulté de la récitation

Ce travail est d'autant plus nécessaire que la difficulté de l'art qui nous occupe en égale l'importance. L'expérience le prouve : les hommes qui récitent bien sont rares. Il y a pourtant ici une distinction à faire entre la récitation de l'acteur et celle de l'orateur. La première est beaucoup plus difficile que la seconde ; et si les orateurs qui parlent bien sont peu communs, les grands acteurs, au moins pour la tragédie, sont des phénomènes qui n'apparaissent guère que de siècle en siècle. C'est que l'acteur a deux choses à faire, tandis que l'orateur n'en a qu'une.

Il suffit à celui-ci d'exprimer des sentiments qu'il éprouve lui-même : mais celui-là doit exprimer les sentiments d'un autre. Or, pour les exprimer, il faut d'abord se les approprier ; et cette obligation, qui pour l'orateur n'existe pas, exige chez l'acteur une étude toute spéciale, et forme vraisemblablement la partie la plus difficile de son art. Se transporter dans un personnage auquel on est complètement étranger ; en revêtir les mœurs, le caractère, les passions, le langage ; et pourtant demeurer maître de soi et l'esprit libre, puisque ce serait une faiblesse chez l'acteur de se confondre avec son rôle au point de s'oublier soi-même et de ne plus se regarder jouer ; c'est une

faculté prodigieuse et qui paraît tenir à certaines dispositions naturelles toutes spéciales². Il semble qu'il y ait un organe à part pour l'art dramatique ; et l'on a remarqué que les acteurs illustres n'ont pas toujours été des hommes d'une grande portée intellectuelle. Ainsi l'on peut faire entre l'orateur et l'acteur la même différence que faisait Cicéron entre l'orateur et le poète : *Nascuntur poetae ; fiunt oratores* (« On naît poète ; on devient orateur »). Grâce à Dieu, nous dépendons moins de l'organisation, et cette puissance d'imagination ne nous est pas indispensable : notre tâche, à nous, est à la fois plus noble et moins compliquée. Communiquer nos sentiments et nos pensées d'une manière convenable, juste, expressive : voilà tout ce que nous voulons.

Examen d'une question particulière

Mais comment se fait-il alors que les orateurs qui débitent bien ne soient pas en plus grand nombre ? Sans parler de ceux du barreau et de la tribune, d'où vient que des prédicateurs chrétiens prononcent parfois leurs discours sans mouvement dans le débit, ou même sans justesse dans les inflexions, bien qu'on ne puisse révoquer en doute ni la sincérité de leurs croyances, ni l'intérêt que le sujet leur inspire ? On a droit de s'en étonner d'autant plus que bien souvent ces mêmes hommes ont dans une conversation animée plusieurs des qualités qui leur font défaut dans la chaire, et qu'ils n'auraient, semble-t-il, qu'à demeurer eux-mêmes pour être d'excellents récitateurs. La question est difficile : essayons pourtant d'y répondre.

² On sera peut-être curieux de voir en quoi les grands auteurs eux-mêmes font consister leur talent : « Ce qu'on appelle mon talent, a dit quelque part Talma, n'est peut-être qu'une extrême facilité de m'exalter dans des sentiments qui ne sont pas les miens, mais que je m'approprie par l'imagination. Pendant quelques heures, je sais vivre de la vie des autres, et s'il ne m'est pas accordé de ressusciter les personnages historiques avec leur enveloppe terrestre, du moins j'oblige leurs passions réveillées à venir gronder dans mes entrailles. »

Reconnaissons d'abord qu'il y a loin d'une conversation, même grave, intéressante, animée, à la prédication. Un discours où l'on prend à tâche de développer une ou plusieurs propositions, en parlant seul durant une heure et devant un public nombreux, a et doit avoir quelque chose de suivi et de soutenu que la conversation n'a pas. On n'est plus dans la nature toute simple : il faut calculer ses moyens, ménager sa voix, renforcer ses intonations ; en un mot, il faut *s'observer* ; et dès qu'on s'observe, on n'est plus dans ce vrai pur où le naturel se montre et se livre tout entier. La prédication exige même certaines facultés physiques et morales qui ne sont pas le partage de tout le monde, et dont on n'a pas besoin pour la conversation. Il n'y a donc pas parité dans les deux cas : et cela suffirait pour expliquer que tel puisse réussir dans l'un qui échoue dans l'autre.

Cette première différence, qui est dans la nature des choses, en produit une autre qui vient à l'orateur. Pour s'élever au-dessus du ton de la conversation, la plupart des prédicateurs s'en éloignent trop. Ils enflent leur débit, et déclament au lieu de parler : or, l'emphase venue, le naturel s'en va. Il ne faut pas leur en trop vouloir : soit influence de l'exemple, soit tradition de mauvais goût, soit facilité d'une méthode où l'abondance des poumons supplée au travail de la réflexion et à l'énergie du sentiment, il n'y a pas un seul de nous peut-être en qui l'on ne trouve quelque levain de déclamation, et qui prêche avec une parfaite simplicité.

On lit, on récite ou on improvise. Si on lit, il est presque impossible de prendre un ton entièrement naturel ; soit parce que l'art de bien lire est peut-être encore plus difficile que celui de bien réciter ; soit parce que le prédicateur qui lit quand il est censé parler se place par là dans une sorte de fausse position, dont il faut qu'il subisse la peine.

Ce sera mieux si l'on récite après avoir appris par cœur : on parle toujours d'après son cahier, cela est vrai, mais on parle pourtant. Que ce soit après avoir préparé ses pensées, et

même ses mots, c'est une chose que l'auditeur n'a pas besoin de savoir, et qu'un bon débit peut cacher ordinairement à ceux qui n'ont pas l'habitude de parler eux-mêmes en public. L'esprit, la voix, l'attitude même du corps, tout est plus libre, et le débit bien plus naturel. Mais peut-il l'être complètement ? Je ne sais. L'art peut aller bien loin, mais il est toujours l'art ; et il y a un certain ton de semi-déclamation auquel on n'échappe guère : c'est comme un tribut qu'il faut payer à la méthode ; méthode que nous sommes du reste loin de condamner, et qui paraît avoir été pratiquée par quelques-uns des serviteurs de Dieu en qui il s'est le plus glorifié³.

Enfin, pourra-t-on se soustraire aux inconvénients que nous venons de signaler, et sera-t-on certain de réciter simplement en se livrant à l'improvisation ? Je crois bien que c'est avec cette méthode qu'on peut espérer de débiter le mieux, à condition toutefois qu'on possède une facilité assez grande ou une préparation assez complète, ou mieux encore l'une et l'autre, pour pouvoir ne pas chercher péniblement ses pensées et ses mots ; sans cela, c'est la plus mauvaise de toutes les méthodes, pour la forme comme pour le fond. Mais, alors même qu'on aura reçu de la nature ou acquis par l'exercice une facilité véritable ; alors même qu'on aura médité soigneusement sur l'enchaînement et l'ordre de ses idées, alors même qu'on s'y sera aidé de la plume, comme il est presque indispensable de le faire pour bien parler, il restera toujours quelque chose de cette peine qui tient à la recherche de ce qu'on doit dire, et le travail de la parole absorbant une grande partie des forces de l'esprit, l'orateur conservera difficilement assez de liberté pour garder toujours les tons naturels. Ainsi la simplicité sera gênée par d'autres causes que chez l'homme qui récite, mais ne le sera guère moins. Il est de fait que les tons faux ou exagérés ne sont pas rares chez des hommes qui s'abandonnent

³ Whitefield, s'il en faut croire quelques-uns de ses biographes, récitait, quelquefois du moins, des sermons appris par cœur. Il répétait même plusieurs fois le même discours.

à l'improvisation, à part les moments où ils ont l'esprit tout à fait libre et sont entièrement maîtres de leur parole.

J'ai parlé de liberté d'esprit. C'est là ce qui, plus que tout le reste, met le prédicateur dans le naturel, et par conséquent dans le ton vrai. S'il pouvait être parfaitement à son aise, le plus grand empêchement d'une récitation juste et naturelle serait ôté. Mais c'est là ce qui manque le plus, soit chez ceux qui improvisent, ce qui se conçoit sans trop de peine, soit même chez ceux qui récitent un discours appris. Quand ils se voient en présence d'un auditoire, ils prennent peur. Ils craignent de déplaire ; ou, s'ils ont des sentiments plus élevés, ils craignent de ne pas faire impression sur ceux qui les écoutent ; ou enfin ils éprouvent un embarras vague dont ils ne se rendent pas bien compte à eux-mêmes, et dont certains ministres pieux ne sont pas tout à fait exempts. Tantôt c'est le public qui les intimide ; tantôt c'est un petit nombre d'auditeurs. Que dis-je ? Peut-être un seul auditeur plus éclairé, plus difficile ou seulement d'un rang plus considérable que les autres : pauvre cœur humain ! Dès que cette malheureuse timidité est entrée dans l'âme, tout est perdu. La vue de l'esprit se trouble, les pensées sont confuses, le sentiment émoussé, la voix même mal assurée ; une respiration trop courte fatigue les poumons et annonce un enrrouement prochain. Si l'orateur improvise, il risquera de demeurer court ; ou bien, par une sorte de calcul qui se fait chez lui presque à son insu, il cherchera à couvrir la pauvreté du fond sous l'éclat de la forme, et débitera des idées communes, mal développées, et tout au plus justes, d'une voix solennelle et d'un ton déclamatoire, qui laissera ses auditeurs aussi froids que lui-même, et qui, une fois adopté, ou plutôt une fois subi, le tiendra comme enchaîné jusqu'à la fin de son discours.

On parle beaucoup, Messieurs, de talent et de facilité pour la parole. Je suis loin d'admettre ce principe, qu'on attribue à tort ou à raison à Jacotot : que toutes les capacités sont égales. Mais cette erreur ne serait, comme tant d'autres, que

l'exagération d'une vérité. Dieu ne s'est montré, dans la répartition de ses dons, ni aussi avare, ni aussi inégal qu'on le pense ; et comme il n'y a guère de terrain auquel la culture ne puisse faire produire au moins les aliments de première nécessité, il n'y a guère d'esprit non plus qui ne soit capable, bien dirigé, d'apprendre à parler d'une manière juste, intéressante, impressive. Les différences énormes qu'on observe à cet égard entre un orateur et un autre proviennent beaucoup moins qu'on ne se le figure d'une inégalité naturelle, et beaucoup plus qu'on ne pense de cette autre inégalité qui dépend de la volonté de l'homme et de ses efforts. Cela semble juste et désirable ; et cela est vrai : doublement vrai pour l'éloquence de la chaire, où l'élément moral tient une place si considérable. Pour m'en tenir au sujet qui a donné naissance à cette réflexion, la puissance avec laquelle certains hommes parlent, et la justesse de leur débit, tiennent en grande partie à ce qu'ils ont su se mettre parfaitement à leur aise dans une position où d'autres sont embarrassés. Si le trouble paralyse toutes les facultés, la liberté d'esprit les multiplie. De deux hommes qui viennent à rencontrer quelque péril, ce n'est pas toujours le plus habile qui se tire le mieux d'affaire ; c'est ordinairement celui qui conserve tout son sang-froid : et le plus grand génie n'est bon à rien quand il est glacé par la peur. Eussiez-vous les plus belles facultés, de quoi vous serviraient-elles, si vous n'avez pas l'esprit libre ? Mais celui qui est à son aise ne dit que ce qu'il veut, le dit comme il veut, réfléchit, s'arrête un moment, au besoin, pour chercher un mot ou une pensée, emprunte de cette suspension même un accent ou un geste naturel et expressif ; tire avantage de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, met en usage enfin toutes ses ressources : et c'est beaucoup dire, car « l'esprit de l'homme est une lampe de l'Eternel ; il sonde jusqu'aux choses les plus profondes ».

Vous me direz peut-être que cette confiance à laquelle je vous exhorte est une faveur à souhaiter à un homme plutôt qu'une disposition à lui recommander ; qu'elle est l'heureux

fruit du tempérament, des succès obtenus, du talent lui-même, et que ne se met pas à son aise qui veut. J'accorde que cela dépend en partie du tempérament, et c'est une raison pour le fortifier s'il est naturellement timide ; du succès obtenu, et c'est une raison pour qu'un jeune homme mette tous ses soins à bien débiter dans la carrière ; enfin du talent même, et c'est une raison pour cultiver soigneusement la part qu'on en a reçue. Mais il y a un autre élément qui entre dans cette aisance que je vous souhaite et que je vous recommande tout ensemble, c'est *la foi*. Prenez position comme ambassadeur de Jésus-Christ, envoyé de Dieu auprès des hommes pécheurs ; croyez que celui qui vous envoie ne vous laissera pas parler en vain ; cherchez le salut de ceux à qui vous parlez, comme le vôtre ; oubliez-vous vous-mêmes pour ne voir que la gloire de Dieu et le salut de vos auditeurs : alors vous tremblerez davantage devant Dieu, mais vous tremblerez moins devant les hommes. Alors vous parlerez avec liberté, donc, avec cette mesure de facilité et de justesse que vous possédez dans les autres circonstances de la vie. Si notre foi était parfaite, nous ne risquerions guère plus de nous jeter dans des tons faux ou déclamatoires, que nous ne ferions en criant à un homme qui se noie de saisir la corde qu'on lui tend pour le sauver.

Ainsi, j'explique l'infériorité de beaucoup de prédicateurs dans le débit oratoire, en partie par la difficulté des discours publics et soutenus, mais en partie aussi par le manque de certaines dispositions morales ; d'où il suit que c'est par un travail assidu, et par un progrès spirituel, qu'ils parviendront à porter dans la chaire ces mêmes facultés de parole dont ils jouissent ailleurs. Mais cette question particulière nous a trop écartés de notre sujet ; il est temps d'y revenir, et de nous rendre compte de ce qui constitue l'art de la récitation.

Tout art a pour base la nature, mais la nature embellie. Il a pour base la nature ; la poésie et l'éloquence ne reposent pas sur des règles de convention ; c'est le cœur et l'esprit de l'homme, de l'homme tel qu'il est, qu'il faut peindre et qu'il

faut intéresser. Mais il a pour base une nature embellie, idéalisée : il imite, mais il ne copie pas. Quand Barthélémy⁴ nous décrit les massacres de septembre en termes qui nous les font moins connaître que voir de nos yeux ; quand sa muse dégouttante de sang n'a d'autre ambition que de nous inspirer la même horreur, qu'eût fait le spectacle hideux où elle se plaît à nous traîner avec elle ; Barthélémy, avec tout son esprit, a faussé son art ; ce n'est là ni de la peinture, ni de la poésie ; c'est une boucherie. Je ne voudrais pas trop me préoccuper du point de vue de l'art, en parlant de la récitation d'un prédicateur. Cependant on peut dire, en général, que cette récitation doit partir également d'une imitation de la nature. Ecoutez parler les hommes qui parlent bien ; observez-les, quand ils ne s'observent point eux-mêmes ; retenez leurs intonations, et transportez-les dans votre débit. Mais, tout en les adoptant, relevez-les : vous aussi, imitez, mais ne copiez pas. Ne causez pas en chaire. Une familiarité outrée serait un défaut presque aussi grand que la déclamation : il est plus rare ; mais il se trouve pourtant chez certains prédicateurs, surtout chez ceux qui sont sans études. Le ton de la bonne conversation, mais ce ton relevé et ennobli, voilà quel me semble être l'idéal du débit oratoire.

De ces considérations générales, je passe aux exercices qui vont nous occuper ici ; et le reste de ce discours sera employé à vous donner quelques directions, d'abord pour la partie physique de la récitation, ensuite pour sa partie morale.

Directions pour la partie physique de la récitation

Nous venons de le dire, et nous aurons occasion de revenir là-dessus : cette partie de la récitation est secondaire, parce qu'elle est instrumentale. Les organes ne sont dans la récitation, comme dans toutes les opérations de l'intelligence

⁴ N.D.E. : Poète satirique français (1796-1867).

humaine, que les agents de l'esprit. Mais ces agents sont indispensables, et à proportion qu'ils serviront mieux l'intelligence, la récitation sera, toutes choses égales d'ailleurs, plus puissante. Il ne faut donc pas mépriser la partie physique du débit. Toutefois nous serons courts sur ce point, où chacun saura se guider lui-même, moyennant un petit nombre d'indications.

La voix

La *voix* doit être exercée fréquemment et soigneusement. Tâchez de rendre votre voix nette, forte, sonore et flexible tout ensemble : on n'y parvient que par un long usage. Appliquez-vous à vous rendre maître de votre voix. Celui qui possède cette faculté trouvera des ressources même dans une voix ingrate, et obtiendra de grands effets, avec peu de fatigue. Mais la plupart des récitateurs sont esclaves de leur voix ; ils la conduisent moins qu'ils ne sont conduits par elle. Alors, elle a beau avoir les qualités les plus précieuses, c'est un instrument rebelle. On ne doit pas craindre que les exercices journaliers, qui sont nécessaires pour dompter ainsi et assouplir la voix, nuisent à la poitrine. S'ils sont modérés, ils la fortifieront au contraire ; et des médecins expérimentés conseillent aux personnes délicates l'usage du chant et de la récitation. Le moment le plus favorable pour ces exercices, c'est une heure ou deux après les repas : l'estomac ne doit être ni vide ni plein.

La prononciation

Après le soin de la voix vient celui de la *prononciation*. Il y a une prononciation naturelle : j'appelle ainsi la prononciation des éléments de la parole qui sont communs à toutes les langues ; et il y a une prononciation de convention : c'est celle que chaque peuple adopte pour les mots de son idiome.

Il faut commencer par se rendre parfaitement maître de la prononciation naturelle, et apprendre à donner à chaque voyelle le son qui lui appartient, et à faire pour chaque

consonne le mouvement qui lui est propre. Ce dernier point est celui qui importe le plus. Si la pureté des sons vocaux contribue beaucoup à la grâce du discours, c'est surtout l'articulation des consonnes qui en fait la netteté, la vigueur et l'expression. Un homme qui articule bien peut se faire entendre de loin sans crier, et même en faisant à peine sentir les voyelles : et c'est le moyen auquel on a recours sur le théâtre en faisant parler à demi-voix des personnages mourants ; on force la consonne, et on retient le son. Mais celui qui articule mal ne se fera jamais entendre de loin ; et en forçant les voyelles, il ne ferait qu'ajouter à la confusion. C'est aussi dans la prononciation des consonnes que se rencontrent les vices les plus communs ; et il n'y a presque personne, qui ne puisse, en s'observant de près là-dessus, se trouver en défaut sur quelques points. L'un *grasseye* ; il prononce le *r* avec la luelle et dans le gosier, au lieu de le prononcer avec la langue et contre le palais. Un autre *blaise* : en prononçant le *s* il avance le bout de la langue entre les deux rangées de dents et fait entendre une sorte de *th* anglais, au lieu d'un sifflement pur. Beaucoup de personnes manquent le *ch* ; elles y substituent, ou un *s*, ou une sorte de *f*, ou un *ch* mal attaqué qui provient de ce que la langue prend dans la bouche une position légèrement oblique. Il n'est aucun de ces défauts qu'on ne puisse corriger avec de la persévérance⁵. Vous vous rappelez l'exemple de Démosthène, dont les principaux efforts furent dirigés sur le développement de la voix et la prononciation du *r*. Il serait à désirer qu'on prît l'habitude d'exercer de bonne heure les enfants à bien former les sons et les mouvements : on obtiendrait alors sans peine des résultats qui coûtent dans un âge plus avancé des peines infinies et un temps précieux.

La prononciation de convention, propre à la langue que nous parlons, ne peut s'apprendre qu'avec un bon guide. Il

⁵ L'un des plus difficiles à corriger, c'est le grasseyement. On y parviendra cependant en prononçant pendant quelque temps *r* pour *r*. D'excellents maîtres assurent que ce moyen est inmanquable.

faut d'abord s'entendre sur la prononciation qu'on veut adopter pour règle, puisqu'elle varie d'une province à une autre. En France, on peut, en général, conseiller pour modèle la prononciation adoptée par la bonne société de Paris. Il y a peu de livres à consulter sur cette matière : nommons cependant les travaux consciencieux de Dubroca ; et un petit ouvrage d'une dame, singulièrement complet dans sa brièveté : *Traité de prononciation*, par M^{me} Sophie Dupuis.

La respiration

Il reste un autre point qui est tout à fait négligé par la plupart des récitateurs, et qui a pourtant une très grande importance : c'est l'art de *respirer à propos*. Un homme qui respire à propos se fatiguera moins en parlant trois ou quatre heures, comme le font certains orateurs politiques, surtout en Angleterre, qu'un autre en parlant une demi-heure ; et les orateurs qui peuvent parler si longtemps, ce sont ou des hommes qui ont étudié l'art de respirer, ou des hommes qui parlent d'abondance, mais qui parlent bien ; car alors la respiration se règle de soi-même et sans qu'on y pense, tout comme dans la conversation. Mais il n'en est pas de même quand on récite un discours appris par cœur ; et cela est vrai surtout si c'est le discours d'un autre : car, en écrivant, nous prenons, sans nous en rendre compte, le soin d'approprier la longueur et le tour de nos périodes aux habitudes de nos poumons. Mais l'exercice où il est le plus difficile de bien respirer, parce que c'est celui où l'on s'éloigne le plus du ton naturel, c'est la lecture : aussi remarque-t-on qu'on se fatigue beaucoup plus vite en lisant qu'en parlant. Il y a peu d'hommes qui puissent soutenir une demi-heure de lecture, sans un léger embarras dans l'organe : il y en a beaucoup qui peuvent parler une heure sans peine. Le point de la difficulté est celui-ci : placer la respiration de telle sorte qu'on reprenne toujours son souffle un moment avant de l'avoir épuisé. Pour cela, il faut respirer très souvent,

et profiter pour le faire des petits repos de la récitation. On pourrait craindre que cette obligation ne gêne la parole et ne la refroidisse ; mais, au contraire, les repos qu'on se ménage ainsi, quand on s'est exercé à les bien prendre, servent autant l'expression que la voix ; ils ne communiquent au discours que cette sorte de lenteur qui donne plus de poids et de vigueur à la pensée ; et cette heureuse infirmité devient ainsi une force de plus.

Enfin, c'est en respirant à propos qu'on évitera un défaut très commun et très grave : c'est de laisser tomber la voix à la fin des phrases, ce qui rend la récitation à la fois indistincte et monotone. C'est l'abus d'une règle que la nature indique. Il est naturel de baisser légèrement la voix au moment d'achever une phrase, du moins dans la plupart des cas ; car il est certaines pensées qui exigent au contraire que la voix soit relevée en finissant. Mais on rend cette chute trop sensible, et on la prend de trop haut, de telle sorte qu'il y a souvent trois ou quatre mots que l'auditeur entend à peine, ou n'entend pas du tout. Ce serait déjà un assez grand mal, quand d'ailleurs on n'affaiblirait pas l'expression en même temps que la voix. Règle générale : il faut soutenir la voix jusqu'à la fin des phrases, sauf à observer ce léger abaissement, et, si je l'ose dire, cette petite recourbure qui marque que le sens est terminé. Mais cela exige qu'on respire à temps : car c'est pour avoir épuisé ses poumons qu'on laisse ainsi tomber sa voix : quand on n'a plus de souffle, on n'a plus de son.

Directions pour la partie morale de la récitation

Ce titre seul fait connaître le point de vue sous lequel nous considérons tout l'art de la récitation, et dans lequel nous prenons le principe fondamental qui sert d'appui à toutes les règles. Ce principe le voici : la récitation a son siège, non dans la bouche, mais dans le sentiment et dans la pensée. Elle dépend moins de la voix que de l'âme. Je risquerais d'être mal

compris, si je n'avais commencé par faire mes réserves en faveur de la partie vocale de la récitation. Je suis bien loin de vouloir qu'on la sacrifie. Mais ici je suppose l'instrument tout exercé, l'organe souple et fort, la prononciation bonne, l'articulation nette, la respiration aisée. Cette préparation achevée, et le moment venu de réciter en effet, souvenez-vous, Messieurs, que la récitation est avant tout une affaire de l'âme ; et rendez-la aussi indépendante des organes que vous le pourrez. Au fond, c'est l'âme du récitant qui parle à l'âme de l'auditeur. Les organes de la parole chez l'un et ceux de l'ouïe chez l'autre ne sont que des intermédiaires entre l'esprit de celui qui parle et l'esprit de celui qui écoute. Plus on saura franchir rapidement ce passage, plus on saura faire oublier l'organe pour ne laisser paraître que l'âme, mieux on récitera. Que l'âme, l'âme tout entière, avec son unité constante, aussi bien qu'avec ses mouvements infinis, se voie à travers la parole, comme le fond d'un ruisseau au travers d'une eau parfaitement limpide ; si limpide, qu'elle semble n'y être pas. Les organes aussi doivent être pour la pensée des interprètes si dociles et si fidèles, qu'ils semblent n'y être pas ; il faut qu'ils obéissent jusqu'à s'effacer. C'est là leur gloire à eux et leur mission ; et cet idéal réalisé supposerait la perfection de l'organe, autant que celle du sentiment. De là notre principe fondamental : « C'est l'âme qui doit réciter. » Nous allons en déduire quelques directions générales, qui n'en sont à le bien prendre qu'autant d'applications⁶.

La récitation doit être vraie

Que la récitation soit *vraie*, ou juste ; qu'elle donne à chaque pensée et à chaque sentiment l'accent qui lui est propre. Pourquoi tel accent est-il propre à tel mouvement de l'âme ? Pourquoi, par exemple, élevons-nous la voix au commencement

⁶ Dans la leçon, chacune de ces directions était accompagnée d'exemples qui servaient à l'éclaircir pour l'élève.

de la phrase et la baissons-nous à la fin quand nous faisons une question à laquelle nous attendons une réponse ? Pourquoi faisons-nous l'inverse, dans cette espèce de questions qui ne demandent point de réponse, et qui ne sont qu'une autre forme pour l'affirmation ? Pourquoi telle intonation marque-t-elle une simple assertion, telle autre le doute, telle autre la surprise, telle autre la colère, etc. ? C'est là une question à laquelle nous ne pouvons pas répondre. Nous constatons que cela est dans la nature : l'observer et le reproduire, voilà la tâche de la récitation. Mais expliquer le secret rapport qui existe entre les mouvements de l'esprit et les inflexions de la voix, nul ne le peut, que Celui qui a formé également et l'âme humaine et les organes qui lui servent à communiquer ses impressions. Qu'il y ait à cet égard des lois constantes et bien déterminées, c'est ce que prouvent suffisamment les deux observations suivantes. En premier lieu, tous les hommes, sans en excepter ceux qui ne se sont jamais occupés de récitation, reconnaissent une inflexion juste quand ils l'entendent : c'est sur cette remarque qu'est fondé l'art dramatique. En second lieu, il y a des inflexions qu'on peut appeler primitives, et qui demeurent invariables en passant d'une nation et d'un idiome à un autre, malgré la diversité infinie de tout ce qui est objet de convention. Mais ces accents de la nature, comment les trouver ? Un premier moyen qui se présente à l'esprit, c'est de les observer chez les autres : il est excellent ; mais nous ne pouvons pas en faire usage dans tous les cas. Nous ne trouvons pas toujours l'occasion d'entendre prononcer à des hommes qui parlent bien, précisément tel ou tel mot, telle ou telle phrase, sur laquelle nous sommes embarrassés. Je suppose donc que nous soyons abandonnés à nous-mêmes. Comment trouver les accents de la nature ? Je réponds, il faut les chercher dans notre âme. Il faut commencer par discerner l'impression intérieure ; et cette impression, bien saisie, nous conduira à l'accent. C'est la première conséquence du principe

général que nous avons posé ci-dessus, ou plutôt ce n'est que ce principe lui-même mis en pratique.

Il ne s'agit donc pas d'essayer en tâtonnant de toute sorte d'intonations et de jeter au hasard des éclats de voix : il faut s'asseoir, réfléchir, comprendre, sentir et interroger dans le silence son esprit et son cœur. Ce n'est qu'après ce travail intérieur que les essais de la voix seront utiles : ils achèveront d'éclaircir et d'animer le mouvement de l'esprit qui leur a d'abord donné naissance. C'est par là qu'on parviendra peu à peu à trouver le ton vrai, qui, une fois trouvé, et surtout trouvé de cette manière, restera dans la mémoire de l'âme et reviendra se présenter au besoin. Un moyen fort utile de s'aider dans cette recherche, c'est de traduire la pensée en d'autres termes, et en termes plus familiers que ceux du discours ; ou bien encore, de chercher comment on rendrait un sentiment analogue dans le cours ordinaire de la vie. Ce soin de remonter des mots à la pensée, et d'interroger l'âme sur les inflexions de la voix, est d'autant plus nécessaire que la même phrase, le même mot, est susceptible d'une multitude d'inflexions diverses, que l'âme seule peut distinguer, et dont elle aperçoit jusqu'aux nuances les plus délicates, tandis que le langage et la plume n'ont pour tout cela qu'une seule expression. Prenez le mot le plus insignifiant que vous pourrez trouver, un nom propre ; et ce nom, si vous le voulez, un monosyllabe, Paul, par exemple. Il n'y a qu'un seul nom *Paul* pour l'écriture et pour le langage : mais il y en a dix, vingt, un nombre infini pour l'âme et pour un organe qu'elle inspire. A la seule manière dont un récitateur intelligent, ou mieux encore dont un homme qui parle sans s'observer, prononce ce nom, et sans attendre qu'il ait rien ajouté, vous pouvez discerner s'il va louer ou reprendre ; donner une mauvaise nouvelle ou une bonne ; encourager dans quelque dessein ou en détourner ; appeler de loin ou appeler de près ; interroger, attirer, repousser, etc. Nous ne finirions pas si nous voulions énumérer tout ce qu'on peut mettre de pensées dans la récitation de ce petit

nom propre. Or, dans cette variété infinie, quelles règles pourraient nous conduire ? Et quel autre que l'esprit, et un esprit juste et exercé, pourra trouver, en récitant, le ton qui convient à l'occasion et au moment où nous parlons ? Je ne saurais donc assez le répéter : Récitez *ex animo*. Il vous semble peut-être que cela s'entend de soi-même, et que cette recommandation est sans importance. Mais vous reconnaîtrez par l'usage qu'il n'en est point ainsi. Qu'il me soit permis de citer l'autorité d'un homme, qui avait reçu de Dieu un rare génie, mais qui l'a malheureusement dépensé en choses vaines ; je veux parler de Talma⁷ ; qu'on l'écoute lui-même dans les explications qu'il a données à quelques amis en particulier : car il n'a rien écrit de considérable sur son art. On verra qu'il se préparait ainsi que je viens de le dire ; et il est permis de croire que l'une des causes de la réforme qu'il opéra dans le débit théâtral, c'est le soin qu'il prenait de chercher ses inflexions dans son âme, et de n'employer les organes que comme des instruments dociles destinés à en reproduire les impressions intérieures :

Les esprits même éclairés s'imaginent que, dans mes études, je pose devant une glace comme un modèle devant un peintre dans l'atelier. Selon eux, je gesticule, j'ébranle de mes cris le plafond de ma chambre ; le soir, sur la scène, je fais entendre des accents appris le matin, des inflexions préparées, des sanglots dont je sais le nombre ; j'imité Crescentini, qui dans *Roméo* montre un désespoir noté d'avance dans une partition cent fois chantée chez lui avec accompagnement de piano. C'est une erreur : la réflexion est une des plus grandes parties de mon travail ; à l'exemple du poète, je marche, je rêve, ou bien je m'assieds au bord de ma petite rivière ; comme le poète, je me gratte le front, c'est le seul geste que je me permette, et encore vous voyez qu'il n'est pas des plus nobles. Oh ! combien un mot devenu historique est vrai ! Si l'on me demandait comment j'ai trouvé la

⁷ N.D.E. : François-Joseph Talma (1763-1826) avait été l'acteur français le plus prestigieux de son époque.

plupart de mes grands effets, moi aussi je pourrais répondre :
« En y pensant toujours. »⁸

L'accent vrai trouvé, il faut lui donner un degré d'intensité de plus qu'on ne ferait dans la conversation. C'est de là que viendra l'énergie de la récitation. Il va sans dire que cette énergie doit être en rapport avec la nature du sujet traité. Ce sera tantôt l'énergie du raisonnement, tantôt l'énergie de la passion, etc. ; mais ce sera toujours l'énergie de la justesse et de la vérité. Cet accent à la fois juste et bien ferme, ces inflexions vraies et bien attaquées, ont un très grand charme pour l'auditeur ; et elles peuvent rendre un discours intéressant du commencement à la fin, même dans ses parties les moins animées.

La récitation doit être simple

Que la récitation soit *simple* ou naturelle. Autre conséquence de notre principe fondamental. En récitant de l'âme, on récitera simplement : car l'âme est simple. Ce n'est que la présence de l'homme qui peut nous rendre affectés : avec nous-mêmes nous sommes toujours simples, par cela seul que nous sommes nous-mêmes. L'accent de l'âme est celui de la nature. C'est cet accent-là qu'il s'agit de reproduire ; et on doit se garder de mettre à la place un accent de convention ou de choix arbitraire ; quelque flatteur qu'il puisse être pour l'oreille ou pour le goût d'un auditoire. Il faut que l'auditeur se reconnaisse, et que l'instinct de sa nature soit satisfait dans chacune de nos inflexions. En d'autres termes, il faut parler, non déclamer. Je l'ai déjà dit : relevez, ennoblissez le ton de la conversation et de la vie commune ; mais en le relevant, ne l'abandonnez pas. Un peintre habile ne copie pas servilement les traits de son modèle ; il les idéalise et ne les transmet à la toile qu'après leur avoir fait subir une sorte de transfiguration dans son cerveau. Mais, tout en les idéalisant, il les imite pourtant

⁸ Musée des familles, 6^e vol., p. 124.

de telle sorte qu'on les reconnaît aussitôt ; c'est par là qu'un portrait est d'une ressemblance parfaite, et pourtant plus beau que la nature. Il en arrive de même dans une bonne récitation. Les tons de la vie ordinaire sont embellis, et pourtant ils sont parfaitement reconnaissables, parce que l'essence en est soigneusement conservée. Mais déclamer, prendre un ton nouveau parce qu'on monte en chaire, parler enfin comme on ne parle pas, c'est un défaut très grave, et pourtant, chose singulière, un défaut très commun, très difficile à éviter, et dont aucun de nous peut-être ne sait jamais se défaire complètement. C'est qu'il est bien plus aisé de prendre un ton soutenu et toujours égal, que de suivre pas à pas la pensée et le sentiment dans leurs sinuosités infinies ; et puis, c'est qu'il ne manque jamais d'auditeurs de mauvais goût, à qui la pompe du langage en impose. Cependant, Messieurs, même à consulter l'effet humain de votre prédication, si ce point de vue n'était pas indigne de vous, l'homme qui *parle* dans la chaire finira par l'emporter sur celui qui *déclame*. Ceux-là même qui se laissent d'abord éblouir par la cadence des périodes et par les éclats de la voix, s'en lassent à la longue et préfèrent au prédicateur emphatique celui dont l'accent tout seul leur fait sentir qu'il pense tout ce qu'il dit. Et que dirai-je de la différence qui existera dans l'effet réel et utile produit par ces deux prédicateurs ? Comme le second trouvera mieux, trouvera seul, devrais-je dire, le chemin du cœur et de la conscience ! Comme ses moments de véhémence seront relevés par le ton calme et simple de sa récitation habituelle ! Comme il sera mieux ce qu'il doit être, et devant Dieu et devant les hommes, en demeurant lui-même, et en ne sortant pas de la vérité pour annoncer la vérité ! Oui, Messieurs, si vous voulez avoir une prédication digne, chrétienne et qui fasse beaucoup d'impression, parlez tout simplement. Dites les choses comme vous les sentez. Ne mettez pas même plus de chaleur dans votre débit qu'il n'y en a dans votre cœur. Cette droiture de récitation, passez-moi cette expression, loin de refroidir vos

discours, vous contraindra à y mettre une chaleur plus vraie, plus profonde, et que vous n'auriez jamais trouvée dans une autre voie. Elle réagira d'ailleurs d'une manière salubre sur votre composition et sur votre âme elle-même. Car en montrant les choses telles qu'elles sont, elle laissera vos défauts à découvert et vous avertira de les corriger.

J'ai parlé de la chaire. Si c'était le lieu de parler du théâtre, il y aurait des choses semblables à en dire. Le grand acteur ne déclame pas non plus, il parle. Talma, que je vous ai nommé tantôt, avait commencé par déclamer comme les autres. Une circonstance intéressante lui fit sentir la nécessité d'adopter une manière nouvelle, plus conforme à la nature ; et depuis ce jour il devint un autre homme pour son art, et obtint des effets prodigieux. Des personnes qui l'ont entendu vous diront que l'extrême simplicité de son jeu les étonnait d'abord, et qu'elles étaient tentées de le prendre pour un homme assez ordinaire, et qui n'avait guère sur les autres que l'avantage d'un organe magnifique : mais bientôt ce naturel les subjuguait, et les vives impressions auxquelles elles se trouvaient livrées leur faisaient connaître que la simplicité même de son action en faisait la force, en même temps que l'originalité :

Nous étions, c'est Talma qui parle, des rhétoriciens et non pas des personnages. Que de discours académiques sur le théâtre ! Combien peu de paroles simples ! Mais un soir le hasard me fit trouver dans un salon avec les chefs du parti de la Gironde ; leur figure sombre, inquiète, attira mon attention. Il y avait là, écrits en caractères visibles, de grands et puissants intérêts. Trop gens de cœur pour que ces intérêts fussent entachés d'égoïsme, j'y vis la preuve manifeste des dangers de la patrie. Tous accourus pour le plaisir, aucun d'eux n'y songea. On se mit à discuter ; on toucha les questions les plus palpitantes du moment. C'était beau. Je crus assister à l'une des délibérations secrètes du sénat romain : « On devait y parler ainsi, me dis-je. La patrie, qu'elle s'appelle France ou Rome, se sert du même accent, du même langage : donc, si on ne déclame pas ici devant moi, point de déclamation là-bas dans les vieux siècles ; c'est évident. » Ces

réflexions me rendirent plus attentif. Mes impressions, quoiqu'elles fussent produites par une conversation pure de toute emphase, devinrent profondes : « Un calme apparent dans les hommes agités fait donc remuer l'âme, me disais-je ; l'éloquence peut donc avoir de la force sans que le corps se livre à des mouvements désordonnés ! » Je m'aperçus même que le discours, lorsqu'on le débite sans efforts et sans cris, rend le geste plus énergique et donne à la physionomie plus d'expression. Tous ces députés rassemblés devant moi par le hasard me parurent bien plus éloquents dans leur simplicité qu'à la tribune, où, se trouvant en spectacle, ils croyaient devoir débiter leurs harangues à la manière des acteurs, et des acteurs comme nous l'étions alors, c'est-à-dire des déclamateurs pleins de bouffissure. Dès ce moment j'acquis une lumière nouvelle, j'entrevis mon art régénéré⁹.

La récitation doit être variée

Que la récitation soit *variée*. On sait combien elle est monotone en général, et quoique chacun sente la grandeur du défaut, il en est peu qui réussissent à l'éviter. Le meilleur moyen d'y parvenir, c'est d'observer notre principe sur la récitation de l'âme. L'âme est toute pleine de variété. S'il n'y a pas sur un arbre deux feuilles exactement semblables, il y a bien moins encore dans l'âme humaine deux sentiments parfaitement identiques. Ecoutez parler un homme engagé dans une conversation animée : vous serez confondus de la flexibilité merveilleuse de l'esprit humain et du nombre infini de nuances auxquelles il sait se plier tour à tour.

L'organe rendra tout cela, s'il se borne à suivre tous les mouvements de l'âme. Il faut reconnaître après cela qu'il n'y a aucune raison pour qu'on soit monotone en récitant. Rendez-vous compte du sens de chaque phrase, de chaque membre de phrase : vous découvrirez dans la pensée une mobilité perpétuelle, et vous n'aurez qu'à mettre beaucoup de

⁹ *Musée des familles, ibid.*, p. 280.

vérité dans votre récitation, pour y avoir beaucoup de variété. Il est en particulier un genre de variété qu'on trouvera dans cette méthode, et qui en répandra sur tout le reste : c'est celle *des temps du débit*. Il est dans la nature de parler tantôt lentement, tantôt vite ; quelquefois même très lentement, et quelquefois très vite. Il y a tel mot sur lequel il faut s'arrêter un moment ; il y a telle phrase, au contraire, qui doit être plutôt jetée que récitée, et qu'on doit prononcer avec toute la rapidité dont l'organe est capable en conservant la netteté de l'articulation. Une récitation où ces différences sont nivelées, et où chaque phrase vient à son tour avec une mesure toujours égale, et presque avec le même rythme, contrarie la nature et perd la moitié de ses ressources. Il faut rompre cette monotonie ; il le faut à tout prix. Mieux vaudrait un trop grand mouvement et des transitions trop brusques, quoiqu'il faille éviter aussi cet autre excès, parce qu'il donne à la récitation quelque chose de théâtral, ou plutôt parce qu'il fausse le naturel en l'exagérant. En général, Messieurs, on récite trop vite, beaucoup trop vite. Quand un homme parle, les pensées et les sentiments ne lui viennent pas tout à la fois : ils naissent peu à peu dans son esprit. Il faut que ce travail et cette lenteur paraissent dans la récitation, ou elle manquera toujours de naturel. Prenez le temps de réfléchir, de sentir, de laisser venir les idées ; et ne précipitez votre récitation que lorsque quelque considération particulière vous y détermine. Cette vitesse motivée donnera plus de mouvement et de vivacité au débit, mais cette autre vitesse, qui ne vient que de l'embarras et d'un défaut d'intelligence ou de réflexion, confond toutes les inégalités de la pensée et enfante une récitation molle, terne, sans vie et sans intérêt.

L'unité de la récitation

Avec la variété, la récitation doit présenter une autre condition, sans laquelle cette variété elle-même serait sans lien et

sans appui : c'est l'unité. Il faut que la récitation soit une. En d'autres termes, il faut s'efforcer d'avoir une *récitation d'ensemble* ; ceci encore résulte du principe que nous avons posé en commençant. Car si les mots sont multiples, la pensée est une et indivisible dans notre esprit. Si nous étions des esprits purs, nous pourrions la communiquer à d'autres esprits de même nature sans la décomposer. Mais contraints de la revêtir de mots, nous le sommes de la briser, et elle devient multiple dans la parole, de simple qu'elle était dans notre âme. Saisir et transmettre à l'auditeur cette pensée unique, remonter du langage à l'âme, et de la multiplicité des mots à la simplicité de l'intelligence, voilà l'œuvre d'une bonne récitation. Alors, rassemblant ces sentiments divers dont je parlais tantôt dans un seul sentiment commun, elle méritera qu'on lui applique cette définition qu'on a donnée du beau : « L'unité dans la variété ; ou la variété dans l'unité. » Au reste, cela ne se fera pas toujours de la même manière. En général, dans une phrase bien construite, on évitera de faire ressortir tel ou tel mot de la phrase ; on en fera plutôt ressortir l'ensemble, et l'on appuiera sur la fin. Car il est dans le génie de notre langue d'accentuer constamment, quoique légèrement, la fin de chaque mot, et par suite aussi celle de la phrase. Il y a pourtant certains cas où l'on est obligé de mettre en saillie quelques mots ou même un seul mot, parce que ce mot renferme l'idée capitale. Mais alors même, ces mots doivent dominer la phrase, et non l'absorber. C'est toujours la pensée qui doit paraître, et paraître dans son unité. Une récitation brisée, saccadée, montant et descendant tour à tour, ne vaut rien. Au reste, il faut ici rendre justice à notre langue. Les étrangers l'accusent parfois de manquer de mouvement, parce qu'elle manque d'accent ; et, en effet, cet accent qui revient régulièrement à la fin de chaque mot, c'est au fond l'absence d'accentuation. Mais cela même me semble constituer en faveur de la langue française un avantage réel pour la récitation. Le récitant, n'étant gêné par aucun accent de prononciation, est libre de mettre où il veut

l'accent de récitation, ce qui lui offre une très grande facilité ; et peut-être n'y a-t-il aucune langue qui se prête mieux, sous ce point de vue, que la nôtre, au débit oratoire.

Je pourrais ajouter encore d'autres conseils, mais ce sont ici ceux que l'expérience m'a fait voir être les plus utiles ; et, moyennant les développements où nous sommes entrés, vous pourrez faire vous-mêmes d'autres applications de notre principe général, auquel il en faut toujours revenir, et dans lequel se rencontrent toutes les directions que nous venons de donner.

Je n'ai rien dit des gestes. C'est un sujet à part, et que je n'ai pas le temps de traiter ici. Disons seulement que le prédicateur doit faire peu de gestes, et des gestes fort simples ; au surplus, ils seront dictés par les mouvements de l'âme, aussi bien que les inflexions de la voix.

En résumé, Messieurs, si vous voulez parvenir à bien réciter, commencez par préparer votre esprit et votre cœur. Puis cherchez, par la réflexion aidée de l'observation, les inflexions de l'âme ; et obligez votre organe à s'y conformer humblement et exactement. Au reste, dites-vous bien que vous récitez d'autant mieux que vous vous effacerez davantage ; que le meilleur débit est celui qui détourne l'attention de dessus l'orateur pour l'attirer sur les choses qu'il dit ; et qu'enfin le plus haut point de l'art, surtout chez le prédicateur, c'est de se faire oublier.

La méthode de la grâce

Sermon de George Whitefield¹

Ils soignent à la légère la blessure de mon peuple : « Paix ! Paix ! » disent-ils ; et il n’y a point de paix ! (Jérémie 6.14)

Introduction

S’il n’y a pas de plus grande bénédiction que Dieu puisse envoyer à une nation ou un peuple que des pasteurs fidèles, sincères et droits, la plus grande malédiction que Dieu puisse envoyer à un peuple est de le livrer à des guides aveugles, non régénérés, charnels, tièdes et incompetents. Or il y a toujours eu beaucoup de loups en vêtements de brebis, qui prophétisaient des choses plus douces que Dieu n’avait permis. Il en est de même aujourd’hui ; il y en a beaucoup qui corrompent la Parole de Dieu et l’utilisent trompeusement. Il en était ainsi de manière particulière à l’époque de Jérémie ; et lui, fidèle au Dieu qui l’avait appelé, n’a jamais hésité à ouvrir la bouche contre eux et à rendre un noble témoignage à Celui au nom de qui il parlait. Si vous lisez le livre de Jérémie, vous verrez que nul n’a davantage parlé contre ce genre de ministres que Jérémie, et ici, en particulier au chapitre 6, il parle très sévèrement contre eux et les accuse de plusieurs crimes. Il les accuse en particulier de convoitise : « Car, dit-il au verset 13, du plus petit d’entre eux jusqu’au plus grand, tous sont après au gain ; depuis le prophète jusqu’au sacrificateur, tous usent de fausseté. » Puis, au verset 14, il montre plus précisément comment

¹ Prêché le 13 septembre 1741 dans la cour de la cathédrale de Glasgow. Titre original : “The Method of Grace”. Les sous-titres ont été ajoutés par nos soins.

ils avaient agi trompeusement, comment ils avaient abusé les pauvres âmes : « Ils soignent à la légère la blessure de mon peuple : « Paix ! Paix ! » disent-ils ; et il n'y a point de paix ! » Le prophète, de la part de Dieu, avait annoncé la guerre contre le peuple et leur avait dit que leur maison serait laissée déserte. « Je suis plein de la fureur de l'Éternel, dit-il aux versets 11 et 12, je me lasse de la contenir. Répands-la sur l'enfant dans la rue, et de même sur le groupe de jeunes gens. Car l'homme et la femme seront pris, le vieillard et celui qui est chargé de jours. Leurs maisons passeront à d'autres, les champs et les femmes aussi, quand j'étendrai ma main sur les habitants du pays – oracle de l'Éternel. » Le prophète prononce un message foudroyant, afin qu'ils soient terrifiés et poussés à la repentance, mais les faux prophètes, les faux prêtres, s'efforçaient d'étouffer leur conviction de péché, et lorsqu'ils étaient blessés ou un peu terrifiés, ils couvraient la blessure et leur disaient que Jérémie n'était qu'un prédicateur fanatique, qu'il n'y aurait pas de guerre. Ils leur disaient : « Paix ! Paix ! Soyez tranquilles ! », alors que le prophète leur disait qu'il n'y avait pas de paix. Les paroles se rapportent donc principalement à des choses extérieures, mais je crois qu'elles se rapportent également à l'âme et visent ces faux docteurs qui, lorsque les gens étaient convaincus de péché, lorsqu'ils commençaient à se tourner vers le ciel, s'efforçaient d'étouffer leur conviction et leur disaient qu'ils n'étaient pas si mauvais. Or les gens aiment en général qu'on leur parle de cette manière ; nos cœurs sont excessivement trompeurs et désespérément mauvais ; seul le Dieu éternel sait à quel point ils sont perfides. Combien d'entre nous disons : « Paix ! Paix ! », alors qu'il n'y a pas de paix ! Combien se disent chrétiens, se flattent d'être attachés au Christ, mais si l'on regarde de plus près leur expérience, on s'aperçoit que leur paix est une contrefaçon diabolique ; ce n'est pas une paix qui vient de Dieu, ce n'est pas une paix qui surpasse l'intelligence humaine. Il est donc très important,

mes chers amis, de savoir si notre paix est authentique. Nous désirons tous la paix ; la paix est une bénédiction ineffable. Comment pouvons-nous vivre sans paix ? C'est pourquoi il faut enseigner aux gens ce qui doit se produire en eux avant qu'ils ne puissent parler de paix à leur cœur. C'est ce que je veux faire aujourd'hui, afin d'être pur du sang de mes auditeurs, afin d'annoncer le plein conseil de Dieu. Je vais m'efforcer de vous montrer, à partir des paroles de Jérémie, ce qui doit se produire en vous avant que vous ne puissiez parler de paix à votre cœur.

Deux considérations préalables

Mais avant d'en arriver là, permettez-moi d'apporter deux précisions. La première est que je pars du principe que vous croyez que la religion est une chose intérieure ; vous croyez que c'est une œuvre opérée dans le cœur par la puissance de l'Esprit de Dieu. Si vous ne croyez pas cela, vous ne croyez pas ce que la Bible dit. Si vous ne croyez pas cela, bien que vous possédiez une Bible, vous détestez le Seigneur Jésus-Christ dans votre cœur, car la religion est décrite partout dans l'Écriture comme l'œuvre de Dieu dans le cœur. « Le royaume de Dieu est en vous », dit notre Seigneur. Et « le vrai chrétien, ce n'est pas celui qui en a les apparences ; est vraiment chrétien celui qui l'est intérieurement ». Si vous voyez la religion comme quelque chose d'extérieur, je ne vais peut-être pas vous plaire ce matin. Lorsque je parlerai de l'œuvre de Dieu dans le cœur d'un pauvre pécheur, vous ne me comprendrez pas plus que si je parlais dans une langue inconnue.

J'aimerais faire une seconde précision : c'est que je ne veux absolument pas réduire Dieu à une seule manière d'agir. Je ne veux absolument pas dire que tous, avant que la paix ne règne dans leur cœur, sont obligés de passer par les mêmes degrés de conviction. Non ! Dieu a diverses façons d'attirer à lui ses

enfants. Son Esprit Saint souffle quand, où et comme bon lui semble. Je me hasarderai toutefois à affirmer qu'avant même que vous ne puissiez parler de paix à votre cœur, que ce soit après une courte ou une longue période de conviction, que ce soit d'une manière forte ou douce, vous devez éprouver ce que je vais présenter dans ce qui suit.

Conditions à remplir pour avoir la paix avec Dieu

Pleurer sur nos péchés personnels

Premièrement, donc, avant de pouvoir parler de paix à votre cœur, vous devez être amenés à voir, sentir et pleurer sur vos transgressions de la loi de Dieu. Selon l'alliance des œuvres, « l'âme qui pèche mourra » ; maudit soit celui qui ne persévère pas dans tout ce qui est écrit dans le livre de la loi pour le mettre en pratique. Nous ne devons pas accomplir une partie de ce qui est écrit mais tout, et nous devons continuer à le mettre en pratique, de sorte que la moindre déviation de la loi morale, selon l'alliance des œuvres, que ce soit en pensée, en parole ou en acte, mérite la mort éternelle. Et si une seule mauvaise pensée, si une seule mauvaise parole, si une seule mauvaise action mérite la condamnation éternelle, combien d'enfers méritons-nous, mes frères, nous dont la vie toute entière a été une rébellion constante contre Dieu ! Avant donc que vous puissiez parler de paix à votre cœur, vous devez être amenés à voir, amenés à croire, combien il est terrible de s'éloigner du Dieu vivant.

Et maintenant, mes chers frères, examinez vos cœurs, car j'espère que vous êtes venus ici afin que votre âme soit rendue meilleure. Permettez-moi de vous demander si vous avez connu un moment dans votre vie où les flèches du Tout-Puissant vous transperçaient ? où le souvenir de vos péchés vous faisait souffrir ? où le fardeau de vos péchés vous accablait ?

Vous est-il déjà arrivé de prendre conscience que la colère de Dieu était susceptible de s'abattre sur vous à cause de vos transgressions ? Vous est-il déjà arrivé de regretter vos péchés ? de vous dire que vos péchés étaient un fardeau trop lourd à porter ? Vous est-il déjà arrivé de faire de telles expériences ? Si ce n'est pas le cas, ne vous dites pas chrétiens ; vous pouvez parler de paix à votre cœur, mais il n'y a pas de paix. Que le Seigneur vous réveille, qu'il vous convertisse, qu'il vous donne la paix, si c'est sa volonté, avant que vous ne rentriez chez vous !

Etre convaincus du péché originel

De plus, peut-être tremblez-vous à cause de vos péchés, tout en étant étrangers à Jésus-Christ, la grâce n'ayant pas agi dans votre cœur. Avant que vous ne puissiez parler de paix à votre cœur, vous devez éprouver une conviction plus profonde ; vous devez être convaincus, non seulement de vos transgressions contre la loi de Dieu, mais aussi de la source de toutes vos transgressions. Je veux parler du péché originel, de cette corruption originelle dans laquelle nous naissons et qui nous rend passibles de la colère et de la condamnation divines. Il y a de nombreuses personnes qui se prennent pour de fins raisonneurs et prétendent que le péché originel n'existe pas. Elles trouvent injuste que Dieu puisse nous imputer le péché d'Adam. Bien que nous portions la marque de la bête et du diable sur nous, elles disent que nous ne sommes pas nés dans le péché. Qu'elles observent donc les désordres qui règnent dans le monde et se demandent s'il s'agit du paradis dans lequel Dieu avait placé l'homme. Non ! Rien ne fonctionne dans le monde. Je me suis souvent dit lorsque je voyageais que les loups et les tigres qui s'attaquent à nous, les chiens qui aboient contre nous, suffisent à prouver le péché originel. Les tigres et les lions n'oseraient pas se dresser contre nous si Adam n'avait pas commis le premier péché ; car lorsque les animaux

se dressent contre nous, c'est comme s'ils nous disaient : « Vous avez péché contre Dieu ; nous vengeons notre Maître. » Si nous regardons en nous-mêmes, nous y trouvons toutes sortes de convoitises contraires à la volonté de Dieu. Il y a l'orgueil, la méchanceté et la vengeance dans notre cœur ; et tout cela ne saurait venir de Dieu ; cela vient de notre premier parent, Adam, qui s'est éloigné de Dieu et tourné vers le mal. Bien que certaines personnes puissent nier cela, lorsque vient la conviction, tous les raisonnements charnels s'écroulent immédiatement et l'âme commence à voir la source de toutes les eaux polluées. Quand le pécheur commence à ouvrir les yeux, il se demande comment il a pu devenir si méchant. L'Esprit de Dieu lui montre qu'il n'y a rien de bon en lui par nature. Puis il prend conscience qu'il s'est entièrement égaré, qu'il est devenu totalement abominable, et la pauvre créature se jette au pied du trône de Dieu et reconnaît que Dieu aurait le droit de la condamner, de la retrancher, même si elle n'avait commis aucun péché actuel pendant sa vie. Avez-vous jamais fait cette expérience ? Avez-vous jamais reconnu que votre condamnation n'était que justice, que vous étiez par nature des enfants de colère et que Dieu aurait le droit de vous retrancher, même si vous ne l'aviez jamais offensé personnellement ? Si vous aviez réellement été convaincus de péché, si votre cœur avait été réellement transpercé, vous verriez et sentiriez cela. Et si vous n'avez jamais senti le poids du péché originel, ne prétendez pas être chrétiens. Je suis persuadé que le péché originel est le plus grand fardeau d'un vrai converti ; celui-ci désole l'âme régénérée, l'âme sanctifiée. La présence du péché dans le cœur est le fardeau d'une personne convertie ; c'est le fardeau d'un vrai chrétien. Il s'écrie continuellement : « Qui me délivrera de ce corps de mort, de cette corruption qui habite dans mon cœur ? » C'est ce qui perturbe le plus une âme misérable. Si donc vous n'avez jamais éprouvé cette corruption intérieure, si vous n'avez

jamais vu que Dieu aurait le droit de vous maudire pour cela, en fait, mes chers amis, vous pouvez parler de paix à votre cœur, mais je crains qu'il n'y ait pas de paix véritable.

*Etre convaincus de l'imperfection
de nos meilleures œuvres*

De plus, avant que vous ne puissiez parler de paix à votre cœur, vous devez non seulement être troublés par vos péchés personnels et le péché de votre nature, mais aussi par les péchés qui entachent vos meilleurs accomplissements. Lorsqu'une pauvre âme est réveillée par les terreurs du Seigneur, alors la pauvre créature, étant née sous l'alliance des œuvres, court directement vers cette même alliance des œuvres. Et tout comme Adam et Eve se sont cachés parmi les arbres du jardin et ont cousu ensemble des feuilles de figuier pour couvrir leur nudité, de même le pauvre pécheur, lorsqu'il se réveille, court vers ses accomplissements pour se cacher de Dieu et se fabriquer une justice qui lui soit propre. Il dit : « Je vais faire le bien maintenant ; je vais me réformer ; je vais faire de mon mieux ; et Jésus-Christ aura certainement pitié de moi. » Mais avant que vous ne puissiez parler de paix à votre cœur, vous devez prendre conscience que Dieu pourrait vous condamner pour la meilleure prière que vous ayez jamais formulée. Vous devez prendre conscience que tous vos devoirs, toute votre justice, comme le prophète l'a élégamment exprimé, sont très loin de pouvoir vous justifier devant Dieu, sont très loin de pouvoir pousser Dieu à faire miséricorde à votre âme misérable, mais il les considère comme des vêtements souillés, il les déteste et ne saurait les agréer, si vous les lui apportez afin d'obtenir sa faveur. Mes chers amis, qu'y a-t-il dans nos accomplissements qui puisse nous justifier devant Dieu ? Nous sommes coupables par nature, nous méritons d'être condamnés dix mille fois. Et que valent nos accomplissements ? Nous ne pouvons rien faire de bon par

nature : ceux qui sont dans la chair ne peuvent pas plaire à Dieu. Vous pouvez faire beaucoup de choses apparemment bonnes, mais vous ne pouvez pas faire une seule chose qui soit réellement bonne, parce que la nature ne peut pas agir comme si elle n'était pas corrompue. Il est impossible qu'un inconverti agisse pour la gloire de Dieu ; il ne peut rien faire par la foi, or tout ce qui ne relève pas de la foi est péché. Lorsque nous sommes renouvelés, nous ne le sommes que partiellement, le péché habite toujours en nous, il y a un mélange de bien et de corruption dans chacune de nos œuvres, de sorte qu'après notre conversion, si le Christ devait nous accepter seulement en fonction de nos œuvres, celles-ci nous condamneraient, car nous ne pouvons pas formuler une prière sans qu'elle soit éloignée de la perfection qu'exige la loi morale. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je dois vous avouer que je ne peux pas prier sans pécher, je ne peux pas prêcher sans pécher, je ne peux rien faire sans pécher. Et comme l'a dit quelqu'un, j'ai besoin de me repentir de ma repentance, et mes larmes ont besoin d'être lavées dans le sang précieux de mon Rédempteur. Nos meilleurs devoirs sont comme autant de péchés splendides. Avant que vous ne puissiez parler de paix à votre cœur, vous devez non seulement vous lamenter sur le péché originel et vos péchés actuels, mais vous devez aussi vous lamenter sur votre propre justice, sur tous vos devoirs et accomplissements. Il doit y avoir une profonde conviction avant que vous ne puissiez vous affranchir de votre propre justice. C'est la dernière idole de votre cœur. L'orgueil de notre cœur ne nous permet pas de nous soumettre à la justice de Jésus-Christ. Si vous n'avez jamais senti l'insuffisance de votre propre justice, vous ne pouvez pas venir à Jésus-Christ. Il y en a peut-être beaucoup aujourd'hui qui disent : « Bien, nous croyons tout cela. » Mais il y a une grande différence entre parler et sentir. Avez-vous jamais éprouvé le besoin d'un rédempteur ? Avez-vous jamais ressenti votre

besoin de Jésus-Christ, en raison des insuffisances de votre propre justice ? Et pouvez-vous dire de tout votre cœur : « Seigneur, tu pourrais me condamner sans te montrer injuste pour les meilleurs devoirs que j'aie jamais accomplis ? » Si vous ne cherchez pas la justice en dehors de vous-mêmes, vous pouvez parler de paix à votre cœur, mais il n'y a pas de paix.

Etre convaincus de notre péché d'incrédulité

Mais encore, avant que vous ne puissiez parler de paix à votre âme, il y a un péché particulier qui devrait vous troubler. Je crains pourtant que peu d'entre vous ne sachent ce que c'est. C'est le péché principal du monde chrétien, et pourtant le monde chrétien n'y pense que rarement. De quoi s'agit-il ? C'est ce dont la plupart d'entre vous ne pensent pas être coupables, c'est-à-dire le péché d'incrédulité. Avant que vous ne puissiez parler de paix à votre cœur, vous devez être troublés par l'incrédulité de votre cœur. Mais se pourrait-il qu'il y en ait parmi vous qui ne soient pas croyants, bien qu'ils soient nés en Ecosse, dans un pays réformé, et qu'ils aillent à l'église tous les dimanches ? Se pourrait-il qu'il y en ait parmi vous qui, bien qu'ils reçoivent le sacrement une fois par an – je préférerais que ce soit plus souvent – et bien qu'ils prient en famille, ne croient pas en Jésus-Christ ? Je crains que nous découvririons après examen que la plupart d'entre vous ont moins de foi dans le Seigneur Jésus-Christ que le diable lui-même. Je suis persuadé que le diable croit davantage à la Bible que la plupart d'entre nous. Il croit à la divinité de Jésus-Christ, contrairement à beaucoup de ceux qui se disent chrétiens ; il croit et il tremble, contrairement à beaucoup d'entre nous. Mes amis, nous confondons la foi historique et la foi véritable, produite dans le cœur par le Saint-Esprit. Vous vous figurez que vous croyez, parce que vous croyez qu'il y a un livre qu'on appelle la Bible et que vous allez à l'église. On peut faire cela

sans avoir la foi véritable en Christ. Croire simplement que le Christ a existé, croire simplement qu'il y a un livre qu'on appelle la Bible, cela ne vous fera pas plus de bien que de croire que César ou Alexandre le Grand ont existé. La Bible est un dépôt sacré. Combien nous devrions être reconnaissants pour ces oracles divins ! Mais nous pouvons avoir hérité de ceux-ci et ne pas croire au Seigneur Jésus-Christ. Mes chers amis, l'Esprit du Dieu vivant doit opérer un changement dans le cœur. Si je vous demandais depuis combien de temps vous croyez en Jésus-Christ, que me répondriez-vous ? Je suppose que la plupart d'entre vous me répondraient qu'ils croient en Jésus-Christ depuis aussi longtemps qu'ils s'en souviennent. Vous n'avez jamais été des incroyants. Vous ne pourriez pas me donner une meilleure preuve que vous n'avez jamais cru en Jésus-Christ, à moins que vous n'avez été mis à part très tôt, dès le sein maternel, car ceux qui croient véritablement en Christ savent qu'il y a eu un temps où ils ne croyaient pas en lui. Vous dites que vous aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre force. Si je vous demandais depuis combien de temps vous aimez Dieu, vous me répondriez que vous l'avez toujours aimé ; vous n'avez jamais détesté Dieu, il n'y a jamais eu d'hostilité dans votre cœur contre Dieu. Mais à moins d'avoir été sanctifiés très tôt, vous n'avez jamais réellement aimé Dieu de votre vie. Mes chers amis, j'insiste là-dessus, parce que tant de gens vivent dans l'illusion qu'ils croient déjà et s'égarent. Un certain Monsieur Marshall avait dressé la liste de tous les péchés qu'il avait confessés sans jamais trouver la paix. Pourquoi ? avait-il demandé à un pasteur. Celui-ci lui avait répondu, après avoir examiné sa liste : Je ne trouve rien sur le péché d'incrédulité dans toute votre liste. C'est l'œuvre particulière de l'Esprit de Dieu de nous convaincre de notre incrédulité – que nous n'avons aucune foi. Jésus-Christ dit : J'enverrai le Consolateur, et quand il sera venu, il convaincra le monde de péché, « parce qu'ils ne

croient pas en moi » ; il convaincra donc le monde d'incrédulité. Maintenant, mes chers amis, Dieu vous a-t-il jamais montré que vous n'aviez pas de foi ? Avez-vous déjà été amenés à pleurer sur votre incrédulité ? Votre cœur s'est-il déjà exprimé ainsi : Seigneur, donne-moi la foi ; Seigneur, permets-moi de te saisir ; Seigneur, permets-moi de t'appeler mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus-Christ vous a-t-il jamais convaincu de cette manière ? Vous a-t-il jamais convaincu de votre incapacité à vous rapprocher de lui et poussé à supplier Dieu de vous donner la foi ? Si ce n'est pas le cas, ne parlez pas de paix à votre cœur. Que le Seigneur vous réveille, et vous donne la paix véritable avant que vous ne partiez d'ici et ne soyez plus !

Saisir la justice toute-suffisante du Christ

De plus, avant de pouvoir parler de paix à votre cœur, vous devez non seulement être convaincus de votre péché actuel et du péché originel, des péchés de votre propre justice, du péché d'incrédulité, mais vous devez être capables de saisir la justice parfaite, la justice tout-suffisante du Seigneur Jésus-Christ ; vous devez saisir par la foi la justice de Jésus-Christ, et alors vous aurez la paix. « Venez à moi, dit Jésus, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. » Cela encourage tous ceux qui sont fatigués et chargés ; mais la promesse de repos ne leur est faite que s'ils viennent à lui et croient en lui, et le prennent pour leur Dieu et leur tout. Avant que nous puissions avoir la paix avec Dieu, nous devons être justifiés par la foi, nous devons laisser le Christ entrer dans nos âmes, afin que sa justice devienne notre justice et que ses mérites soient imputés à nos âmes. Mes chers amis, avez-vous jamais été unis à Jésus-Christ ? Jésus-Christ s'est-il jamais donné à vous ? Vous êtes-vous jamais approchés du Christ avec une foi vivante, de manière à sentir le Christ dans vos cœurs, à l'entendre parler de paix à vos âmes ? La paix a-t-elle jamais coulé dans vos cœurs comme une rivière ? Avez-vous

déjà ressenti cette paix que le Christ a annoncée à ses disciples ? Je prie Dieu qu'il vienne vous parler de paix. Vous devez faire l'expérience des réalités invisibles, de la religion intérieure, de l'œuvre de Dieu dans le cœur d'un pauvre pécheur. Ce ne sont pas des choses de peu d'importance, mes chers auditeurs ; vous êtes tous concernés par cela, vos âmes sont concernées, votre salut éternel est concerné. Vous êtes peut-être tous en paix, mais peut-être le diable vous a-t-il endormis dans une léthargie et une sécurité charnelles, et s'efforcera-t-il de vous y maintenir jusqu'à ce qu'il vous mène en enfer, et là vous vous réveillerez ; mais vous vous rendrez compte avec épouvante que vous avez été trompés, quand vous verrez le grand abîme et ne pourrez le franchir, quand vous demanderez une goutte d'eau pour rafraîchir votre langue et ne pourrez l'obtenir.

Application à différentes catégories d'auditeurs

Permettez-moi donc de m'adresser à plusieurs catégories de personnes ; et que Dieu, dans sa miséricorde infinie, bénisse l'application !

A ceux qui ont la paix avec Dieu

Certains d'entre vous peuvent peut-être dire : « Par la grâce de Dieu, nous remplissons toutes ces conditions que vous avez décrites. Béni soit Dieu, nous avons été convaincus de nos péchés actuels, nous avons été convaincus du péché originel, nous avons été convaincus de notre propre justice, nous avons ressenti l'amertume de l'incrédulité, et par la grâce nous nous sommes accordés avec Jésus-Christ ; nous pouvons parler de paix à nos cœurs, parce que Dieu nous a parlé de paix. » Pouvez-vous dire cela ? Alors je vous salue, comme les anges ont salué les femmes le premier jour de la semaine : Ne

craignez pas, mes chers frères, vous êtes des âmes heureuses ; vous pouvez vous détendre et être en paix, car Dieu vous a donné la paix ; vous pouvez vous réjouir de toutes les dispensations de la providence, car rien ne peut vous arriver maintenant. Mais quel sera l'effet de l'amour de Dieu sur votre âme ? Vous n'avez pas à craindre de manquer de signes extérieurs, sachant qu'il y a la paix à l'intérieur. Vous êtes-vous accordés avec le Christ ? Dieu est-il votre ami ? Le Christ est-il votre ami ? Alors, levez les yeux avec confiance ; tout est à vous, et vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. Tout concourt à votre bien ; les cheveux mêmes de votre tête sont comptés ; celui qui vous touche, touche la prunelle de l'œil de Dieu.

Mais alors, mes chers amis, prenez garde de ne pas vous reposer sur votre première conversion. Vous qui êtes de jeunes croyants en Christ, vous devriez chercher à connaître toujours plus le Seigneur Jésus-Christ ; vous ne devez pas vous appuyer sur vos expériences passées ni sur une œuvre en vous, mais toujours sortir de vous-mêmes et vous appuyer sur la justice de Jésus-Christ en dehors de vous ; vous devez toujours venir comme de pauvres pécheurs pour puiser de l'eau à la source du salut ; vous devez oublier les choses qui sont en arrière, et tendre continuellement vers celles qui sont en avant. Mes chers amis, vous devez entretenir une relation tendre et étroite avec le Seigneur Jésus-Christ. Il y en a beaucoup parmi nous qui perdent leur paix à cause de leur marche chaotique ; quelque chose ou quelqu'un s'intercale entre le Christ et nous, et nous tombons dans les ténèbres ; quelque chose ou quelqu'un dérobe notre cœur à Dieu, et cela attriste le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit nous livre à nous-mêmes. Permettez-moi donc de vous exhorter, vous qui avez la paix avec Dieu, à veiller à ne pas perdre cette paix. C'est vrai, si vous êtes en Christ, vous ne pouvez pas être séparés de Dieu : « Il n'y a pas de condamnation pour ceux qui sont en Christ Jésus. » Mais si vous ne pouvez être séparés de Dieu, vous pouvez tomber

de manière grossière et vous briser les os pour le restant de vos jours. Prenez garde de ne pas revenir en arrière ; pour l'amour de Jésus-Christ, n'attristez pas le Saint-Esprit – vous pourriez ne jamais retrouver votre paix pendant votre séjour sur terre. O veillez à ne pas vous égarer et errer loin de Dieu, après vous être accordés avec Jésus-Christ. Mes chers amis, j'ai payé cher pour avoir reculé. Nos cœurs sont si maudits et méchants, que si vous n'y prêtez pas attention, si vous ne veillez pas constamment, vos cœurs mauvais vous tromperont et vous égareront. Ce sera triste d'être sous le fouet d'un Père correcteur, comme Job, David et d'autres saints dans les Ecritures. Laissez-moi donc vous exhorter, vous qui avez la paix, à marcher en étroite communion avec le Christ. Je suis attristé par la marche nonchalante des chrétiens ; il y a si peu de différence entre eux et les autres que j'ai du mal à identifier qui sont les vrais chrétiens. Les chrétiens ont peur de parler de Dieu, ils nagent dans le sens du courant ; s'ils sont en compagnie de non-chrétiens, ils parlent du monde comme s'ils étaient dans leur élément. Vous n'auriez pas fait cela lorsque vous avez découvert l'amour du Christ. Lorsque la lumière du Seigneur a éclairé votre âme, vous pouviez parler de l'amour du Christ jour et nuit. Il fut un temps où vous aviez quelque chose à dire pour votre cher Seigneur ; mais maintenant, lorsque vous êtes en présence de non-chrétiens et qu'ils disent des choses inconvenantes, vous avez peur d'être raillés si vous parlez de Jésus-Christ. De très nombreuses personnes sont maintenant devenues conformistes dans le pire sens du mot. Elles s'élèvent contre les cérémonies de l'église, et elles ont peut-être raison de le faire, mais elles sont conformistes dans leur comportement, elles se conforment au monde, ce qui est bien pire. Beaucoup adoptent toutes les nouvelles modes suscitées par le diable. Prenez donc garde de ne pas vous conformer au monde. Qu'est-ce que les chrétiens ont à faire avec le monde ? Les chrétiens devraient être singulièrement bons,

audacieux pour leur Seigneur, afin que tous ceux qui vous côtoient puissent remarquer que vous côtoyez Jésus. Je voudrais vous exhorter à vous enraciner en Jésus-Christ, afin que Dieu demeure continuellement dans votre cœur. Au lieu de stagner et de perdre notre joie, nous devrions grandir dans notre foi pour acquérir l'assurance que nous appartenons à Dieu, et marcher ainsi dans la joie du Saint-Esprit et être édifiés. Jésus-Christ est maltraité dans la maison de ses amis. Excusez-moi d'être aussi direct, mais cela me fait plus de peine que Jésus-Christ soit blessé par ses amis que par ses ennemis. Nous ne pouvons pas attendre autre chose des déistes, mais lorsque ceux qui ont senti sa puissance s'égarèrent et ne marchent pas selon la vocation qui leur a été adressée, ils jettent le discrédit sur la religion de notre Seigneur. Pour l'amour du Christ, si vous connaissez le Christ, restez près de lui. Si Dieu vous a parlé de paix, conservez cette paix en levant les yeux vers Jésus-Christ à chaque instant. Vous qui avez la paix avec Dieu, si vous avez des épreuves, ne craignez rien, toutes choses concourront à votre bien. Si vous êtes soumis à la tentation, n'ayez pas peur. S'il a parlé de paix à votre cœur, toutes ces choses seront pour votre bien.

A ceux qui n'ont pas la paix avec Dieu

Mais que vous dirai-je, à vous qui n'avez pas la paix avec Dieu ? Et il s'agit peut-être de la majeure partie de cette assemblée : cela me fait pleurer d'y penser. La plupart d'entre vous, si vous examinez votre cœur, devez confesser que Dieu ne vous a jamais parlé de paix ; vous êtes des enfants du diable, si le Christ n'est pas en vous, si Dieu n'a pas parlé de paix à votre cœur. Pauvre âme ! Quelle terrible condition que la vôtre ! Pour rien au monde je ne voudrais être à votre place. Pourquoi ? Vous êtes suspendus au-dessus de l'enfer. Quelle paix pouvez-vous avoir alors que Dieu est votre ennemi, alors que la colère de Dieu demeure sur vous ? Réveillez-vous donc,

vous qui dormez dans une fausse paix, réveillez-vous, chrétiens charnels, hypocrites qui allez à l'église, recevez la sainte cène, lisez la Bible, mais n'avez jamais senti la puissance de Dieu dans votre cœur ; vous qui êtes des chrétiens de nom, vous qui êtes des païens baptisés ; réveillez-vous, réveillez-vous, et ne vous reposez pas sur un fondement trompeur. Ne me reprochez pas de m'adresser à vous de la sorte ; en effet, c'est par amour pour vos âmes. Je vois que vous vous attardez dans votre Sodome et que vous voulez rester là ; mais je viens vers vous comme l'ange l'a fait avec Lot, pour vous prendre par la main. Venez à Jésus-Christ, mes chers frères, fuyez, fuyez, fuyez pour sauver votre vie, courez vers Celui qui a versé son sang, courez vers le trône de la grâce ; et suppliez Dieu de briser votre cœur, suppliez Dieu de vous convaincre de vos péchés actuels, suppliez Dieu de vous convaincre du péché originel, suppliez Dieu de vous convaincre de votre propre justice ; priez Dieu de vous donner la foi et de vous permettre de vous accorder avec Jésus-Christ.

A ceux qui sont bercés par une fausse paix

O vous qui vous sentez en sécurité, je dois être un fils de tonnerre pour vous, et ô que Dieu vous réveille, même si c'est avec le tonnerre. C'est poussé par l'amour, en effet, que je vous parle. Je sais par expérience ce que c'est que d'être bercé par une fausse paix. J'ai sommeillé longtemps, longtemps je me suis cru chrétien, alors que je ne savais rien du Seigneur Jésus-Christ. Je suis allé peut-être plus loin que beaucoup d'entre vous : je jeûnais deux fois par semaine, je priais plusieurs fois par jour, je participais à la sainte cène chaque jour du Seigneur ; et pourtant je ne savais rien de Jésus-Christ dans mon cœur, je ne savais pas que je devais devenir une nouvelle créature. Je ne savais rien de la religion intérieure dans mon âme. Et peut-être que beaucoup d'entre vous se bercent d'illusions comme je le faisais, pauvre créature. C'est donc par

amour pour vous que je vous parle. O si vous n'y prenez pas garde, une apparence de religion détruira votre âme ; vous vous reposerez sur vos pratiques religieuses et vous ne viendrez pas à Jésus-Christ, alors que celles-ci ne sont que les moyens et non la fin de la religion. Le Christ est la fin de la loi pour la justification de tous ceux qui croient. Alors réveillez-vous, vous qui dormez sur vos lauriers ; réveillez-vous, chrétiens de nom ; réveillez-vous, vous qui pensez être riches et n'avoir besoin de rien, alors que vous êtes pauvres, aveugles et nus. Je vous conseille de venir à Jésus-Christ et de lui acheter de l'or, des vêtements blancs et un collyre. Mais j'espère qu'il y en a qui sont un peu conscients de leurs blessures ; j'espère que Dieu n'a pas l'intention de me laisser prêcher en vain ; j'espère que Dieu atteindra certaines de vos âmes précieuses et réveillera certains d'entre vous de leur sécurité charnelle. J'espère qu'il y en a qui sont disposés à venir à Christ et commencent à se rendre compte qu'ils ont construit sur de faux fondements.

A ceux qui désespèrent de la miséricorde divine

Peut-être le diable vous incite-t-il à désespérer de la miséricorde ; mais n'ayez pas peur, c'est par amour que je vous ai parlé comme je l'ai fait, c'est pour vous réveiller et vous faire prendre conscience du danger. Si l'un d'entre vous veut être réconcilié avec Dieu, Dieu lui-même, Père, Fils et Saint-Esprit, veut être réconcilié avec vous. O, même si vous n'avez pas encore la paix, venez à Jésus-Christ ; il est notre paix, il est notre artisan de paix, il a établi la paix entre Dieu et l'homme coupable. Voulez-vous la paix avec Dieu ? Alors, venez à Dieu par Jésus-Christ, qui a acquis la paix ; le Seigneur Jésus a versé son sang pour cela. Il est mort pour cela ; il est ressuscité pour cela ; il est monté au plus haut des cieux, et il intercède maintenant à la droite de Dieu. Peut-être pensez-vous qu'il n'y aura pas de paix pour vous. Pourquoi donc ? Parce que vous

êtes des pécheurs ? Parce que vous avez crucifié le Christ, vous l'avez exposé à la honte, vous avez foulé aux pieds le sang du Fils de Dieu ? Pourtant, il y a la paix pour vous. Qu'a dit Jésus-Christ à ses disciples, quand il est venu à eux le premier jour de la semaine ? Le premier mot qu'il a dit était : « La paix soit avec vous » ; il leur montra ses mains et son côté, et dit : « La paix soit avec vous. » C'est comme s'il avait dit : « Ne craignez rien, mes disciples ! Voyez comment mes mains et mes pieds ont été percés pour vous ; ne craignez donc pas. » Comment le Christ a-t-il parlé à ses disciples ? « Allez dire à mes frères, et dites en particulier à Pierre, qui a le cœur brisé, que le Christ est ressuscité, qu'il est monté vers son Père et votre Père, vers son Dieu et votre Dieu. » Et après que le Christ est ressuscité d'entre les morts, il est venu prêcher la paix, comme la colombe de Noé qui tenait dans son bec une feuille d'olivier : « Je vous laisse ma paix. » Qui étaient-ils ? Ils étaient ennemis du Christ tout comme nous, ils avaient renié le Christ tout comme nous. Peut-être êtes-vous retournés en arrière et avez-vous perdu votre paix, et vous pensez que vous ne méritez pas la paix ; vous ne la méritez plus. Mais Dieu guérira vos infidélités, il vous aimera gratuitement. Quant à vous qui êtes blessés, si vous êtes disposés à venir au Christ, dépêchez-vous de le faire. Peut-être voulez-vous vous parer de vos devoirs religieux, qui ne sont que des chiffons pourris. Non, vous feriez mieux de jeter vos haillons et de venir nus tels que vous êtes. Peut-être direz-vous : « Nous voudrions venir, mais nous avons le cœur dur. » Votre cœur ne s'attendrira qu'une fois que vous vous serez approchés du Christ ; il enlèvera le cœur de pierre, et vous donnera un cœur de chair ; il parlera de paix à vos âmes ; si vous l'avez trahi, il sera votre paix. Comment puis-je vous convaincre ce matin de venir à Jésus-Christ ? Il y a une multitude d'âmes ici ; bientôt vous mourrez tous et passerez en jugement ! Il se pourrait même qu'avant la fin de cette journée certains d'entre vous rendent

l'âme. Et comment ferez-vous si vous n'êtes pas en paix avec Dieu, si le Seigneur Jésus-Christ n'a pas parlé de paix à votre cœur ? Si Dieu ne vous parle pas de paix, vous serez condamnés pour toujours. Je ne dois pas vous flatter, mes chers amis ; je dois parler sincèrement à vos âmes. Peut-être pensez-vous que je vais trop loin. Mais quand vous comparâtes en jugement, vous verrez que ce que je dis est vrai : vous serez soit condamnés soit consolés pour l'éternité. Que Dieu influence vos cœurs pour venir à lui ! Je ne veux pas m'en aller sans vous avoir persuadés. Je n'ai pas le pouvoir de vous persuader, mais Dieu peut se servir de moi pour persuader certains d'entre vous de venir au Seigneur Jésus-Christ. O avez-vous jamais ressenti la paix de ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ ! « Ils ont une grande paix, dit le psalmiste, ceux qui aiment la loi ; rien ne les offensera. » Mais il n'y a pas de paix pour les méchants. Je sais ce que c'est que de vivre une vie de péché ; je m'efforçais d'étouffer la conviction de péché. Et je suis sûr que c'est ce que font beaucoup d'entre vous ; lorsque vous êtes en société, vous chassez la conviction. Mais vous feriez mieux de reconnaître votre état, sinon vous serez condamnés. Si c'était une question sans importance, je ne dirais pas un mot à ce sujet, mais vous serez condamnés sans Christ. Il est le chemin, la vérité et la vie. Je n'accepte pas que vous alliez en enfer sans Christ, que vous enduriez des tourments éternels. Comment pouvez-vous supporter la pensée de vivre avec le diable à jamais ? N'est-il pas préférable d'avoir l'âme troublée ici, que d'être envoyé en enfer par Jésus-Christ ? Qu'est-ce que l'enfer, si ce n'est d'être privé de la présence du Christ ? S'il n'y avait pas d'autre enfer que celui-là, ce serait déjà suffisant. Ce sera l'enfer d'être tourmenté avec le diable pour toujours. Soyez donc réconciliés avec Dieu, et vous serez en paix. Je vous supplie, en tant que pauvre et insignifiant ambassadeur de Jésus-Christ, de vous réconcilier avec Dieu. Mon but ce matin, le premier jour de la semaine, est de vous dire que le

Christ veut être réconcilié avec vous. L'un d'entre vous veut-il être réconcilié avec Jésus-Christ ? Alors il vous pardonnera tous vos péchés, il effacera toutes vos transgressions. Mais si vous continuez à vous rebeller contre le Christ et à le blesser tous les jours, si vous continuez à maltraiter Jésus-Christ, la colère de Dieu s'abattra sur vous. On ne se moque pas de Dieu ; ce qu'un homme a semé, il le moissonnera aussi. Et si vous ne voulez pas être en paix avec Dieu, Dieu ne sera pas en paix avec vous. Qui peut se tenir debout devant Dieu quand il est en colère ? C'est une chose terrible de tomber entre les mains d'un Dieu en colère. Lorsque les soldats et les gardes sont venus arrêter Jésus, ils sont tombés à la renverse lorsqu'il leur a dit : « C'est moi. » Et s'ils n'ont pu supporter la vue du Christ revêtu des haillons de la mortalité, comment supporteront-ils sa vue lorsqu'il sera sur le trône de son Père ? Il me semble voir les pauvres misérables arrachés de leurs tombes par le diable ; il me semble que je les vois trembler, crier aux collines et aux rochers de les couvrir. Mais le diable dira : « Venez, je vais vous emmener » ; et alors ils se tiendront tremblants devant le tribunal du Christ. Ils comparaitront devant lui et l'entendront prononcer cette phrase irrévocable : « Retirez-vous de moi, maudits ! » Il me semble entendre les pauvres créatures, disant : « Seigneur, si nous devons être condamnés, qu'un ange prononce la sentence. » Non, c'est le Dieu d'amour, Jésus-Christ, qui la prononcera. Ne croyez-vous pas cela ? Mes propos sont en accord avec les Ecritures. Si vous les prenez au sérieux, soyez des hommes, et ce matin, partez avec une pleine résolution, avec la force de Dieu, pour vous attacher au Christ. Et puissiez-vous n'avoir aucun repos dans vos âmes jusqu'à ce que vous le trouviez en Jésus-Christ ! Je pourrais continuer, car il est doux de parler du Christ. N'aspirez-vous pas au jour où vous aurez un nouveau corps, un corps immortel semblable au corps glorieux du Christ ? Mais il est temps, peut-être, que vous alliez vous préparer pour vos

cultes respectifs, et je ne voudrais empêcher aucun d'entre vous de s'y rendre. Mon but est d'amener de pauvres pécheurs à Jésus-Christ. O que Dieu veuille amener à lui plusieurs d'entre vous ! Que le Seigneur Jésus vous renvoie dans vos foyers maintenant avec sa bénédiction, et que le Rédempteur vous convainque de votre assoupissement et détourne les méchants de leurs mauvaises voies ! Et que l'amour de Dieu, qui dépasse toute intelligence, remplisse vos cœurs ! Exauce ma prière, ô Père, pour l'amour du Christ, à qui soit l'honneur et la gloire, maintenant et à jamais ! Amen.

1° - ABONNEMENTS FRANCE

Prix normal: 32 Euros; soutien: 42 Euros
Pasteurs et étudiants: 17 Euros
Etudiants en théologie: 14 Euros. Deux ans: 22 Euros

CCP MARSEILLE 03 20745 029 77
Editions ~~Levons~~/Revue réformée
IBAN : FR21 2004 1010 0002 3207 45 029 77
BIC : PSTFRP33MAR

Périodicité : 4 fois par an
Les abonnements partent du 1^{er} janvier

Prix du fascicule

9 Euros pour l'année et l'année précédente
12 Euros pour les numéros doubles de l'année en cours
et de l'année précédente
5 Euros pour les années précédentes
+ frais d'envoi

2° - ABONNEMENTS DE L'ÉTRANGER

PAYS DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

Tarifs français + 10 Euros

SUISSE

La Revue réformée, rue du Bugnon 43, 1020 Renens
C. C. P.: 10-4488-4
Abonnement: 49 CHF; solidarité: 65 CHF
Pasteurs, étudiants et AVS: 30 CHF

AUTRES PAYS

- Règlement en Euros, sur une banque en France :
tarifs français + 10 Euros
- Autre mode de règlement: tarifs français + 20 Euros

3° - INTERNET

La Revue réformée peut être consultée sur Internet
www.unpoissondansle.net/fr
Nouvel site : <http://larevuereformee.net>

N° 291 - 2019/ 3 - JUILLET 2019 - 4 FOIS / AN
ISSN 0035-3884 - Dépôt légal : JUIN 2019
N°201903xx

Imp. IMEAF, 26160 La Bégude de Mazenc. Tél. 04 75 90 20 70.
Le directeur de la publication: Y. IMBERT. Commission paritaire N° 0722 G 81942.



SOLI DEO GLORIA